Im Schwarzwald

Uncollected Poems 1906–1911

Rilke

Blätter der Rilke-Gesellschaft 31 | 2012

Wallstein

BLÄTTER DER RILKE-GESELLSCHAFT

BLÄTTER DER RILKE-GESELLSCHAFT
Band 31 (2012)

Im Schwarzwald
Uncollected Poems 1906–1911

Im Auftrag der Rilke-Gesellschaft
herausgegeben von
Erich Unglaub und Jörg Paulus

WALLSTEIN VERLAG

Zuschriften an die Redaktion:

PD Dr. Jörg Paulus
Technische Universität Braunschweig
Institut für Germanistik
Bienroder Weg 80
38106 Braunschweig
E-Mail: j.paulus@tu-bs.de

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation
in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten
sind im Internet über http://dnb.d-nb.de abrufbar.

© Wallstein Verlag, Göttingen 2012
www.wallstein-verlag.de
Vom Verlag gesetzt aus der Stempel Garamond
Druck und Verarbeitung: Hubert & Co, Göttingen
ISBN 978-3-8353-1137-4

Karin Wais

Rilkes Briefe an Pia und Giustina Valmarana (Teil II)

I Die Briefe (Nr. 20-46)[1]

20. An Giustina Valmarana in Rom

[Hotel Reina Victoria,
RONDA, SPAIN.]

Ronda, ce 14 Janvier 1913
Ma chère Comtesse,
le dernier courier d'hier m'a rapporté votre bonne carte, empostée à Rome, mais je reçois en même temps une lettre de la P^cesse^ Taxis qui me parle (comme d'une chose que je devrais savoir –) d'un accident fâcheux arrivé à la Contessina Pia – : quoique la Princesse exprime sa satisfaction toute heureuse que le malheur en question n'ait point eu des consequences sérieuses, je suis pourtant, ne sachant absolument rien et ne pouvant pas deviner ce qui a pu arriver – : très très inquiété, et je vous supplie de m'écrire une ligne d'eclaircissement. Si courte qu'elle soit, elle me donnera un vrai bienfait, car étant si loin, je suis tout à la merci des incertitudes et des pensées soupçoneuses que les nouvelles, malheureusement incomplètes, de la Princesse ont évoquées en moi.

J'aurais depuis longtemps écrit à la Contessina, mais j'étais souffrant depuis Noël, pas trop, mais assez pour vouloir me cacher et me taire. Dites-lui, je vous prie, mon dévouement et combien j'espère que la cause de cette alarme soit – pour vous et pour elle – déjà loin parmi les choses d'un passé inoffensif.

Le vôtre, chère Comtesse, en toute déférence et amitié

Rilke.

(J'ai voulu télégrafier ce matin, mais ne sachant pas votre adresse à Rome, j'envoie ce-ci en toute hâte.)

1 Der Text gibt diplomatisch getreu die Schreibweise Rilkes wieder (siehe auch die Einleitung zur Publikation des ersten Teils der Briefe: Karin Wais: »Rilkes Briefe an Pia und Giustina Valmerana im Jahr 1912«. In: *Blätter der Rilke-Gesellschaft* 30, 2010, S. 329-349, hier S. 329-331 [Sigle: BPGV]. Die dort beschriebene Kennzeichnung von Rilkes Verschreibungen und Flüchtigkeitsfehlern wird in der Wiedergabe des Textes nicht beibehalten). Weitere Briefe und Dokumente folgen.

21. An Pia Valmarana in Rom

[Hotel Reina Victoria,
RONDA, SPAIN.]

Ronda,
ce 24 Janvier 1913
Contessina, votre lettre m'est arrivée hier soir, depuis je l'ai relu tant de fois pour me consolider profondément dans l'assurance qu'on peut être tranquille : Dieu merci, je le suis maintenant, mais jugez vous-même si je n'avais pas quelque raison de m'inquiéter ; voilà à peu près une dixaine de jours je reçois une lettre de la Princesse Marie, où elle me parle, comme d'une chose connue, d'un accident qui vous est arrivé sans s'expliquer nullement sur le fait-même ; il est vrai, elle continuait qu'heureusement tout s'est passé bien et qu'elle vous attend prochainement à Vienne – quand-même ces quelques paroles vagues contenaient assez de germes pour faire naître en moi toute une Végétation d'incertitude et de mauvais soupcon … Tourmenté j'ai écrit à votre mère le 14 (elle aura eue ma lettre entre temps) et je souffrais d'être si loin – Mais voilà votre lettre, merci de m'avoir racontée toute l'histoire telle qu'elle s'est passée, quelle terreur aussi pour la C^sse^ Vera Brazza, mais est-ce que ce n'est pas cette même et néfaste insouciance qui dans d'autres cas (moins inutiles) fait son charme et sa supérioritè ? Moi qui comprends si peu des humains, c'est cela qui m'effraye le plus, cette double figure des qualitées acquises par la vie – il n'y a que les choses primaires qui sont toujours les mêmes et qui ne se trompent jamais, toutes les accomodations, bonnes ou mauvaises, semblent être doublée de leur contraire.

Enfin le sort a voulu de cette façon quelque peu dangereuse, vous procurer tout un hiver romain, il est bon, tiède, clement, je vous l'envie presque, et si vous me parlez de ma petite maisonette, il me viennent tant de souvenirs de ces jours éloignés déjà, où je commençais, sans le savoir, ce Malte- Laurids qui a dû dans la suite jouer un si grand rôle dans ma douleur. Je crains que dans la Villa Strohl-Fern bien de choses ont été changé depuis, on m'a dit que l'on a construit d'autres Ateliers encore (pour l'Accademie alemande je crois), le propriétaire, Monsieur Strohl-Fern, alsacien, est une espèce d'original, moitié touchant, moitié repoussant, très avare, et qui faisait toujours tout son possible pour gâter la tranquillité de ses terres splendides ; elles faisait partie dans le temps de la Villa Borghese, on y va par la « salita » qui, à gauche de l'entrée publique actuelle à côté de la « Cavallerizza », monte vers la Villa Ruffo- Scaletta, tout au bout de ce sentier il y avait, de mon temps, la petite loge du Concièrge (celui qui me connaissait n'y est plus depuis longtemps) –; une fois entré dans le Parc de Strohl-Fern, on n'avait que suivre la route principale (qui, en tournant, déscendait vers la Villa de Papa-Giulio) alors on se trouvait tout à coup sous un pont qui surmontait cette même route et sur ce pont, par une caprice assez bizarre, s'élevait le petit pavillon qui formait mon erémitage, connu sous le nom « Studio al Ponte ». Je vous démèle tout ça parce que vous avez la bonté de demander, – mais je vous préviens que, probablement, tout aura changé et qu'il ne vaut nullement la peine d'y aller.

Chère contessina, si on pourrait causer, combien de choses j'aurais à vous raconter quoique il m'arrive presque trop peu. Depuis Noël j'étais un peu souffrant, tou-

jours de ce meme malaise qui se tient, comme suspendu, entre corps et âme, je ne vis pas vraiment, j'attends, j'espère ; c'est un peu comme une grande maladie qui, en tombant sur moi, s'est brisée en mille morceaux que je dois ramasser et jeter derrière moi – ; long travail, mais qui, si on y survit, aura été une admirable leçon de patience definitive. Je ne vois rien pour le moment, et j'ai peu d'envie de visiter d'autres villes d'Espagne – je m'arrêterai, en rentrant, à Madrid pour passer quelques jours au Musée du Prado – Tolède était tant, était tout, il ne faut pas que je mêle trop de souvenirs aux visions que cette ville unique a fondées dans mon cœur. Le 21 Décembre (1912) je vous ai envoyé d'ici un nombre de Photographies de Ronda, avec quelques explications des vues écrites sur le dos des estampes, mais voilà, un mois après, le 20 Janvier cet envoi m'a été rendu par la poste avec la remarque « qu'il n'a pas été réclamé ». Imaginez combien cette circonstance servait a augmenter mes inquiétudes.) Les Photographies ont beaucoup vieilli en ce mois de souffrance postale, mais je vous les renvoie quand-même par ce même courier, sachant leur sort vous excuserez l'état moins intègre dans lequel elles partent cette seconde fois. J'ai fait prendre recemment encore une autre vue sur Ronda que je vous enverrai quand il y aura des épreuves. Vous devinez quel pays heroïque est celui qui m'entoure ; les nuages, assez fréquents en cette saison, ajoutent encore à la grandeur de la montagne ; on dirait qu'ils la font penser. Parfois une nuée endormie s'oublie dans le sein des monts comme un nid d'anges qui, effrayés de se trouver si bas, se sont envolés avec l'aube. Mais ce qui m'occupe surtout ce sont les amandiers en fleur ; il y a dans ma nature –(c'est peut-être cela qui me sauve) une grande facilité de se confondre avec l'autre nature, la grande, celle qui donne le bonheur à ces belles choses. Pendant quelques instants j'oublie ce peu de conscience qui sépare le sang de la sève, et j'éprouve, au fond de moi-même, une joie pleine d'unité qui repose infiniment.

Le petit Calendrier : Savez-vous que pendant tous ces jours je me disait qu'il faut que j'achète un petit Calendrier, n'en ayant point, je m'égarais souvent dans cette année encore peu connue comme dans une ville étrangère ou je serais entré sans guide –, mais, je ne sais, il me semblait triste d'acheter moi-même ce calendrier : le voilà. C'est maintenant seulement que je prends possession de 1913. Et je le trouve bien touchant avec toutes ces pages blanches, comme si, après cette année fixée d'avance, ce serait à nous d'en faire d'autres selon notre cœur, pleines de jours nouveaux et de saisons inespérées, l'une après l'autre.

Merci, mon amitié dévoué à votre Mère ;

toujours

Votre

Rilke.

22. An Pia Valmarana in Rom

Paris 17 Rue Campagne-Première

Samedi avant Pâques [22.3.1913]

À l'instant ou je lis, Contessina, votre bonne lettre (encore Romaine) les premières Cloches, rentrées de Rome comme on dit ici, se font sentir dans l'air, cet air d'avant-printemps parisien qui promet, qui emporte, qui semble tout ouvert vers un avenir

impatient de nous, de nos arbres et de nos cœurs. Me voilà rentré, chère Amie, depuis tros semaines, je voulais vous l'annoncer de suite, mais dans les troubles de l'installation il me manquait le calme pour la moindre lettre. Me voilà, et mon voyage, l'Espagne, toutes ces visions violentes, tous ces paysages extasiés se sont résignés de prendre, dès mon retour, les couleurs distanciées du rêve rêvé, tel est de nouveau la présence multiple et complête de Paris que je vois, que je reconnais à travers ces récents souvenirs devenus tout transparents, ce que je n'ai jamais bien quitté : les passants, les chiens, les mendiants de Paris, ces cent et cent inconnus de la rue que je connais pourtant si intensément[2] que je crois de pouvoir compter les traits nouveaux qui depuis ont compliqué ou simplifié leurs figures soumises ; et je vois que personne n'a fait l'addition, chacun passe montrant humblement les petites sommes de misère sans en tirer jamais la totale qui peut-être obligerait Dieu de liquider sa gloire flottante. Ah quelle joie, ma chère Contessina, de revoir quelqu'un que j'ai vu passer pendant des années, accablé de sa vie morne de tous les jours, – de le revoir, de le reconnaître de loin et de constater qu'il est un peu plus fort, qu'il porte un pardessus plus propre, qu'il pourrait presque s'acheter une fleur, – enfin qu'il a survecu ; et de retrouver une jeune femme qui poussait toujours devant elle une petite voiture à bras, chargée de violettes et de Giroflées, et qui maintenant, tranquillement, tient une petite boutique, très rangée, de fleuriste, peinte tout en bleu. Et les chiens à peine vieillis, et les aveugles tous à leur place comme les piliers d'un temple invisible – , voilà bien mes attaches à l'humanité que je connais si peu, que je comprend à peine et que, pourtant, je ne voudrais pas quitter sans l'avoir aimé un peu.

Moi aussi, je voudrais vous parler, Pia, au lieu d'écrire, je voudrais vous parler du Greco, de son Christ à la Croix du Prado qui était ma dernière impression d'Espagne ; je le ferai un jour, – mais d'ici Paris s'impose trop et la vie que je voudrais commencer d'un commencement tout neuf, apprenti de cet avenir qui[3] peut-être sera encore le mien, quand-même, si je ne veux que lui, simplement, après avoir eu tant de désirs épars. –

J'ai vu Rodin et je l'ai trouvé mieux qu'au temps de mon départ, j'ai salué ce bon et grand Verhaeren et notre sure amitié réciproque nous rendait délicieux ce moment de cœur ; j'ai connu Roman Rolland et j'avais pour lui un intérêt tout attentif, (quoique je ne connais pas son Jean Cristophe); quand vous serez chez vous, je vous nommerai quelques livres ou je vous enverrai ceux que j'ai ; d'abord il faut lire Maeterlinck, ses réflexions sur « la Mort ». Dites mes amities les plus vives à votre chère Mère à rappelez moi à tous les Vôtres.

Votre

Rilke.

(Merci, oui, votre carte aussi m'a rejont ici, dans mon premier jour.)
(Je fête les Pâques d'après votre petit Calendrier) Dites mes souvenirs à Mlle de Ricasoli si vous la voyez.

2 intensément] bien
3 qui] que je voudrais

23. An Pia Valmarana in Venedig

Paris 17 Rue Campagne-Première
Dimanche, [13.4. 1913]
J'accours, chère Pia, pour vous saluer à Venise ; je crois que ce retour, après une absence d'une longueur et d'évènements imprévus, vous sera bon infiniment ; le printemps qui se prépare, éveillera en vous des forces nouvelles tendues vers tant d'avenirs inédits, j'en suis sûr. Et combien je le souhaite. J'ai (vous le savez d'ailleurs) une si grande conviction de la beauté, de la probité de votre âme que je me dis quelquefois que ma vie serait bonne, s'il n'y aurait rien ni dans mes actes, ni dans mes pensées, que je ne pourrais pas vous exposer simplement en peu de mots – , peut-être y arriverai-je un jour.

Pour l'instant, hélas, combien de spectres entrent encore chez moi, en se croyant chez eux, que des résidus montent encore du fond de mes veines, résidus d'angoisses et de désespoir,– pour troubler la clarté première de quelque source ingénue qui surgit parmi tant de pierres. Si je n'aurais jamais fait rien de bon et de haut, ce serait plus facile, quelqu'un me trouverait dans ma détresse et viendrait à mon aide. Mais on me cherche là, où je ne suis point, où, peut-être, je ne serai jamais ; mon Ange est monté, Dieu sait s'il ne monte pas toujours, mais je suis glissé, et depuis longtemps je m'attarde derrière lui, et je ne vois même plus son regard intérrogateur quand il se retourne pour, tristement, m'encourager.

Je lève les yeux et je conçois que tout le monde ait travaillé à sa vie, il me semble que moi seul, j'ai passé mon temps à ronger la mienne par mes qualités-mêmes, par mon propre effort obstiné … Je vois ce bon Verhaeren, dans l'assurance de son cœur simple, et j'ai honte d'être là où je suis et d'avoir pu me plaire si longtemps dans un état qui tout au plus aurait pu être une étappe passagère et provisoire. Ah, que j'admire, que j'aime ceux qui sont venus apporter de bonnes nouvelles, tout ce que j'avais à dire, moi, est amère du premier coup et ne produira que peu à peu de la douceur, comme certaines pommes qui arrivent à leur goût mûr longtemps après la cueillette ; et comme Jérémie je resterai courbé et brisé par le poids des choses que j'ai dû faire revivre par mon haleine, par la chaleur de ma bouche et de mon sang.

J'ai rencontré quelqu'un qui, peut-être, parviendra à avoir une forte influence sur moi ; c'est Romain Rolland qui habite à quelques pas de moi (il s'en va maintenant, pour travailler, en Italie) ; vous aurez entendu parler de lui sans doute, comme auteur de cet interminable Jean-Christophe qui s'étale dans dix volumes, dont le dernier, je crois, n'a pas encore paru. Intéressé et vivement touché par la personnalité de Romain Rolland, je me suis un peu adonné à cette lecture abondante, je ne veux rien dire encore, mais je voudrais que vous lisiez un jour, par exemple dans le troisiè volume (il porte le titre « l'Adolescent », – on achète chaque volume à part et je crois partout) le chapître « Sabine » (page 71. s. s.). Ce n'est pas une œuvre d'artiste, le raccourci, si précieux dans l'Art, y manque presque complêtement, mais pourtant ce livre est né d'un besoin très pur et très intense, et je commence à comprendre l'influence qu'il pourra exercer sur la jeunesse de notre temps, perdue dans la multiplicité et la rapidité des choses ; il y a des pages d'un calme très- rassuré où on se promène seul, les yeux fermé, comme dans un jardin. Il y a l'ordre imperturbable de la

musique et des astres au fond des évènements presque nuls, il y a une observation qui, quoique un peu trop bienveillante, réussit pourtant à être d'une précision nette et bien arrêtée.

Tout mon travail, en ce moment, consiste à traduire ces cinq lettres de la Réligieuse Portugaise, dont je vous ai parlé, – c'est un torrent de cœur, un univers d'amour en creation qui se désavoue et se désespère – dans sa Genèse-même – pour ne pas pouvoir tourner éternellement autour de sa soleil. Voici cette chose terrible et effrénée qu'est le cœur humain, trop petit pour contenir son amour immense et assez vaste pour qu'il y entre le déluge tout entier.

Je crois vous ne possédez pas ces Lettres ? L'édition moderne est trop banale et trop littéraire pour une chose tant ardente ; je tâcherai de trouver sur le Quai une de nombreuses Editions antérieures, et je vous l'enverrai plus tard.

Je vous enverrai d'abord un des livres de Mme de la Beaume (Laurent Evrard) qu'elle avait fait avant « la Nuit », dont vou vous rappelerez sans doute, – et qui me paraît tout aussi curieux, je vous enverrai les « Lettres de Jeunesse » de ce pauvre Charles-Louis Philippe (pages souvent de mauvais goût, mais d'une tendresse d'enfant désespéré), une livre d'André Suarès sur Dostojewskij, et après, dans quelques temps, un beau livre sur « l'Histoire Artistique des Ordres Mendiants » par Louis Gillet. (Ne l'achetez pas, si vous le découvrez chez le libraire, – – mais voilà je fais du tort aux libraires de Venise qui n'ont pas le défaut de s'empresser –).

Toutes ces choses-là je ne voudrais pas que vous me les rendiez, laissez-moi cette charge bien-chère, d'ajouter parfois une petite pierre à ce mur spirtuel qui rend encore plus aériennne et plus transparante la « chambre haute ».

Si vous allez à la « Rotonde », pensez à moi. Notre déjeuner champêtre dans ce décor d'une Sainte-Cène vénitienne a pris dans mon souvenir l'importance presque d'une action symbolique. On n'a pas déjeuné, on a fait la première Communion, se nourrissant divinement de tant de transformations palpables de la beauté infiniment présente.

Ce matin j'avais une lettre de la bonne C^sse^ Schlick, elle vous a vue elle m'écrit que vous avez très-très bonne mine, et j'en suis heureux.

Je pense souvent à Venise, Mr Johnston est passé par Paris, il était chez Rodin, mais je ne l'ai pas vu, on m'a rendu sa carte. Imaginez-vous que de tant de figures que j'avais entrevu plus ou moins passagèrement à Venise, celle qui me revient le plus et qui, quelquefois, m'occupe, appartient (vous serez pas mal étonnée) à Carlo Brandolin, que je n'ai vu qu'un instant et à qui je n'ai jamais parlé. Pourquoi ?; je l'aime, peut-être quelqu'un que j'ai rencontré en Espagne me l'a rappelé, je ne sais – , mais je le vois et je voudrais qu'il soit heureux.

Voilà, Pia, une longue lettre, merci de la vôtre. Dites mes amities, bien intenses, à votre chère Mère et pas mal de choses à tous ceux qui vous entourent et qui vous aiment.

Votre

Rilke.

24. An Pia Valmarana in Venedig

Paris 17 Rue Campagne-Première
Lundi Pentecôte [13.5 1913]
Ce matin j'ai reçu, chère Pia, votre bonne lettre en meme temps avec la carte supplémentaire. J'écrirai dans quelques jours, j'ai beaucoup à vous dire, mas pour le moment je m'empresse de vous répondre sur la carte : les volumes de Fabre d'Olivet sont partis depuis longtemps à votre adresse de Venise selon les indications que je trouve dans mon petit carnet de Correspondence, je les avais expédié de Tolède le 25 novembre ! (Imprimé recommendé). Ils ne sont donc point parvenus jusqu'à vous ? Malheureusement je n'ai pas gardé le Récépissé, mais je vais écrire sur le champ à mon Hôtel à Tolède pour que l'on fait les demarches nécessaires à la poste. Qu'est-ce que vous avez dû penser de ma négligence ! – (Tant de personnes de passages ici en ce moment, hélas, qui me trouvent malgré mon « mimicry », j'écrirai au premier moment qu`on me laisse seul.) Merci de cette heure tranquille que vous m'avez donné en m'écrivant. Je m'occupe beaucoup aujourd'hui de l'heureuse nouvelle que vous m'avez transmise de la part de votre cousine et mon cœur est bien aise de la savoir et de la retenir. Merci.

Votre Rilke.

25. An Pia Valmarana in Venedig

Rippoldsau en Bade (Allemagne)
ce 19 Juin 1913.
Chère Pia,
vous avez eu un grand mariage, qui vous aura touché de bien près – , je viens de le lire dans le « Figaro », car je lis le « Figaro » avec empressement, presque ligne par ligne, comme cela m'arrive parfois, si je me trouve hors de Paris : alors une sorte de nostalgie me prend de savoir tout ce qui se passe là-bas. Cette fois j'ai pris la fuite un peu malgré moi, d'un jour au lendemain, les chaleurs commençaient cette année très tôt à Paris et avec une violence déséspérante et moi je n'étais pas en état de les supporter ; le mois de mai m'avait apporté tant de monde, tant d'ennuis, d'inquiétudes et quelques tristesses très- profondes, je me sentais à bout de forces et, une fois donné raison aux fatigues, maîtrisées jusqu'à ce moment, elles se sont soulevées de tous côtés dans le corps et dans l'âme. C'était il ya une dizaine de jours, presques toutes mes visites de passage étaient parties, j'aurais pu rentrer à mon pupître. Au lieu de cela je me suis rappelé de ce petit endroit au milieu du « Schwarzwald », station thermale un peu vieu stile, entourée de vastes forêts de sapins, et le même soir j'ai pris le train pour Strasbourg (d'où on vient ici en deux heures.) et me voilà, me dictant le repos, l'insouciance chaque jour, mais ayant je ne sais quel inquiétude dans l`âme – . Cet endroit, vous l'aimeriez je crois, quoique l'altitude en est si peu respectable que je n'ose même pas vous la nommer. On est loin du chemin de fer et, à part de quelques automobiles qui y font le service, on peut toujours encore louer de bonnes voitures à chevaux et se promener lentement dans le forêt, ce qui me reveille certaines promenades de mon enfance dans nos magnifiques forêts de Bohême.

Mais je vous parle de moi, Pia, et, au contraire, je ne voudrais que parler de vous et vous dire surtout, combien je désire que vous ayez de beaux jours, de bonnes heures seule parfois dans la chambre claire et de bons projets devant vous. J'ouvre souvent votre petit Calendrier, je le consulte tous les jours et si j'ai une seule reproche à lui faire : qu'il n'indique ni le changement de lune ni votre Anniversaire. Est-ce qu'l s'approche, est-ce qu'il est déjà passé ? Je sais, je le manquerai tout comme l'année dernière, et aussi je suis trop loin pour vous envoyer des fleurs bleues. Toutes celles que je vois ici, les petites campanules, je vous les donne par les yeux vaguement et pourtant, il me semble, avec une certaine précision à travers tant d'espace.

Ma première impression ici était le peu de cas que la Nature fait de la mort. Toutes ces limaces noirs qui traversent les sentiers, et pourtant il ont eu le temps de faire l'expérience du danger d'être écrasées. On ne peut admettre que ces trois choses : nous avions tort de faire des chemins qui les attirent, ou les limaces doivent être écrasées, ou la mort, n'importe de quel être, ne représente qu'un intérêt tout passager : ceci, le troisième , est, je crois, la vérité, l'opinion imperturbable de la Nature qui peut-être dès le commencement est tant occupée à créer, qu'elle ne s'est jamais encore aperçue de la mort. Je viens de relire les quelques pages de Goethe « sur la Nature » dont je vous ai parlé, vraiment, il faut que vous les traduisez un jour – . où irez-vous en été ? La Princesse Marie a du être à Venise ? Ou peut-être y est-elle encore ?

Mille choses pour les vôtres, pour votre chère Mère la bonne Comtesse Luisa, le conte Gino, vos frères enfin à tous, je n'oublie pas tout le bien que vous m'avez donnée à pleines mains – si je pense à mon Mezzanino, tous ces jours sont comme des anniversaires. Au fond je suis trop fatigué et trop bête en ce moment pour écrire, mais je grifonne ceci pour être un peu chez vous, vous aurez de l'indulgence.

Votre Rilke.

P.S. vous aurez reçu le Fabre d'O que j'avais expédié aussitôt qu'il m'est revenu d'Espagne.

26. An Pia Valmarana in Venedig

ce 28 Juin 1913.

[BAD RIPPOLDSAU A.G.
Rippoldsau
Bad. Schwarzwald]

Chère Pia,

Pensez, si j'étais heureux que ma lettre vous ait réjoint presque à temps, si j'avais écrit le 18, c'aurait été encore mieux, et je me rappelle que ce jour même je me sentais un extrême besoin de le faire .... mais je suis tellement occupé à me défatiguer (et je trouve ce retour presque tout aussi pénible qu'était le chemin long long vers l'épuisement –) je suis donc tellement occupé de cette paresse que l'on me dicte tous les jours, que je ne fais rien de tout ce que je voudrais faire. Et le temps est des plus maussades, il pleut avec paresse aussi, avec une triste et lasse persévérance.

Merci de tous ces bons souvenirs que l'on me garde généreusement, dites, je vous prie, bien des choses de ma part à Lignola (j'aimerais bien causer avec lui et me taire

avec lui un peu, en attendant qu'il dise un de ces mots sommaires, justes et surprennant, dont il a le secret) et dites mes amitiés à ce bon Gola ; il a donc encore repris son portrait, et moi, je n'étais pas là pour séconder cette fois ; je me sens tant des vôtres parfois, que je m'étonne d'être si loin et de n'avoir qu'une connaissance rare et incomplète de ce qui vous arrive. Et pourtant, il faut que je sois bien au courant pour avoir senti avec une si grande insistance l'approche de votre fête – . Désormais elle sera marqué à jamais dans mon petit calendrier et dans ma mémoire.

Guido Sommi, vous a-t-il beaucoup parlé de la Russie ? Vers le printemps quand j'ètais en Espagne encore, j'ai reçu plusieures lettres des personnes russes tout à fait innconnues, des jeunes filles et des jeunes gens, qui m'on touchées le cœurs d'une façon douce et très inattendue.

En Russie il y avait, à ce qui paraît, depuis quelques temps la légende que je sois mort, et voilà une de ces personnes, voyageant en Allemagne, apprend le contraire, s'étonne, se réjouit, envoie ce démenti aux autres, et me voilà tout à coup de toute part félicité por rien que d'être vivant (chose peu méritoire au fond, mais à laquelle on a toujours encore le temps d'ajouter quelque mérite, autant que cela dure). Et vous comprenez que des Russes trouvent pour un étonnement pareil des expressions d'une joie simple qui vous touche malgré vous de bien près.

Dans quelques jours vous aurez deux ou trois livres : Les Lettres de la Réligieuse Portugaise (que je vous avais déjà annoncées et dont j'ai trouvé dernièrement un joli éxemplaire de l'édition du commencement du XIX siècle avec l'essai d'un reconstruction du texte portugais (car on ne possède que l'ancienne traduction française) – , puis il y a depuis mercredi un nouveau recueil de Poésies de Mme de Noailles – , je ne l'ai pas encore, mais vous aurez le premier exemplaire que mon libraire[4] m'enverra. C'est, depuis les Éblouissements, son premier livre après un long silence (que je suppose douloureux), et je crois qu'il y aura des lignes de toute beauté.

Merci mille fois de votre lettre, je souhaite que vous soyez très bien depuis, moi aussi j'ai quelque espoir et un grand désir de me remettre, car de la maladie je ne sais tirer aucun avantage, à moins que ce soit un peu de patience insignifiante. (La P^sse^ Marie vient de me m'écrire une longue lettre.) Votre

Rilke.

27. An Pia Valmarana in Venedig

Heiligendamm, Ostsee, Mecklenburg, Allemagne.
ce 7 Août 1913.
Chère Pia,
Ma plume se fait paresseuse pour vous, mais vous vous trompé, si vous croyez que le cœur l'est de même, il ne lui arrive, au contraire, aucune chose d'importance qu'il ne partage avec vous, soit dans la conviction que nous en serions d'accord, soit dans la promesse de vous en parler au moment où nous nous revoyons – . Et ce cœur apprenti vient de passer par tant d'expériences contraires et contradictoires, par tant

4 libraire] éditeur

d'étonnements ; il aurait à vous rendre plus d'un compte mais il éprouve bien de difficulté à exprimer par écrit des choses trop neuves, des joies trop jeunes, d'espérances à peine écloses et mi-éprouvées. C'est curieux que je me suis très éloigné d'emblée de ces livres que je vous ai envoyés recemment – surtout des Lettres Portugaises, que j'avais en pleine admiration depuis des années – tout à coup je leurs rends une juste mesure d'assentiment, mais je ne me sens plus porté de donner à ces documents très-authentiques une signification exagérée comme voix d'amour : l'entêtement-même[5] de ce sentiment qui ne devient que ce qu'il est dès le premier moment, cette obstination d'amour qui se répète infiniment, tout cela qui, il y a quelque temps encore, me faisait l'impression d'une grandeur modeste et sincère – , me paraît monotone, sans développement, sans métamorphose, et vraiment j'aurais voulu que la Réligieuse aurait transformé son sentiment en mourant dans la transfiguration de son cœur au lieu d'atteindre son grand âge, conservée dans le morne silence qui fut la continuation de son cri stérile. Je puis donc comprendre, si par hasard ce petit livre ne vous a pas donné ce que je vous en avais promis, et un peu par les mêmes raisons je ne serais plus etonné, si vous n'admiriez pas sans quelque restriction le livre de Mme de Noailles.

J'ai commencé peut-être à acquérir une vue nouvelle sur bien de choses, en partie parce que j'ai découvert, je le crois du moins, la faute qui me rendait l'âme si pesante pendant tous ces derniers ans, – en partie grâce à certaines lueurs très-surprenantes sur la Psycho-Analyse que je dois à une amie très-instruite et d'une intelligence souverainement vivante qui a passée tout son dernier hiver á étudier chez Freud (à Vienne) cette discipline toute jeune : elle[6] sera un jour peut- être la plus pénétrante des sciences, celle qui aura les grandes et les petites entrées dans l'âme, qui y puisera immédiatement la matière première de ses développements ; miracle, Pia, espoir, joie, j'y ai entrevu toute une nouvelle médecine, l'Art de la vie et de la mort qui nous rendra (nous ou ceux qui viendront, qu'importe !) possesseurs des biens réels et des relations innombrables. (J'espère qu'un jour vous rencontrerez cette Amie et que vous causerez beaucoup avec elle sur toutes ces choses). – Ici je me trouve au bord de la Ostsee dans une petite station balnéaire très ancienne et assez tranquille . Une autre amie, Mme de Nostitz, (charmante petite-fille de ce Prince Münster qui fut le plus important Ambassadeur que l'Allemagne moderne avait à Paris) m'a joué tout les jours du Beethoven, du Bach et d'anciennes mélodies italiennes, et puisque'il y avait un Italien dans notre petit cercle nous causions presque exclusivement en votre langue. J'ai ici devant moi les cartes de la « Rotonda » que vous m'avez données le jour de notre visite à la superbe Maison : y êtes-vous ? Où passez-vous les semaines d'été ? Dites-moi un petit mot qui me fasse vous trouver sans faute dans mes pensées fréquentes, dévouées et attachées á tout ce qui vous touche.

Votre Rilke.

À votre chère Mère, à la Comtesse Luisa et à tous les vôtres mes amitiés intenses.

5 l'entêtement-même] le même
6 elle] qui

28. An Pia Valmarana in Madonna di Campiglio

[Hotel Marienbad
München]
ce 17 Septembre 1913
Chère Pia,
J'ai tant voulu vous écrire une longue lettre qui vous trouve à Madonna di Campiglio pendant ces jours de repos limpide qui vous donnent toujours toute la liberté dont votre Âme est capable – mais le temps passe et me surpasse chaque jour, je ne sais plus comment faire pour m'en servir, je voyage, – l'entourage change continuellement et moi, je change avec elle, des personnes inattendues que je n'ai pas vu depuis des années, surgissent et me montrent le passé qui ne passe point, rien ne passe et c'est peut-être notre richesse d'évènements qui nous pèse … Chère Pia, quelquefois je regarde avec curiosité votre petit calendrier qui contient tant de jours imprévus – tout serait à merveille, si seulement j'aurais devant moi quelque coin tranquille et travailleur où toutes ces péripéties pourraient aboutir doucement intimement, – mais mais – – – enfin je ne me plaindrai point, seulement il faut espérer que les choses provisoires soient l'échaffaudage du définitif qui se prépare à notre insu. – À Berlin (où j'ai passé une vingtaine de jours) j'avais la grande joie de rester presque une semaine avec la P^sse^ Marie qui complétait les très bonnes nouvelles que j'avais de vous et des vôtres par quelques détails encore tout frais. Nous avons admiré ensemble cette tête incomparable du roi Ech-naton, je crois de vous en avoir écrit dans ma dernière lettre ; cette figure d'adolescent que nous regardons à travers quatre mille ans m'a donné une nouvelle curiosité du visage humain. Jamais je n'ai senti avec tant d'étonnement le peut d'espacce dont nous disposons pour refléter l'immensité de l'univers ; n'est-il point le plus émouvant de tous nos secrets que cette petite surface se sent à même de contenir toute la grandeur de la création, qu'elle s'expose aux influences infinies et que, par son ordonnance intérieure, elle arrive à répondre, presque dans le même langage, aux éternités distraites qui ne chantent pas pour elle. En dehors de cette impression j'ai vécu de par la joie d'avoir trouvé les livres d'un tout jeune poëte, compatriote à moi, dont j'admire de tout cœur l'œuvre jeune, hardie, décidée, – je suis assez âgé pour devenir l'apprenti de ceux qui ont vingt ans, c'est le moyen le plus sûr de me rendre compte des permanences de ma ma propre jeunesse.

Le livre, chère Pia, que je vous ai annoncé dans le temps, est resté à Paris, je ne pourrai vous l'envoyer qu'à mon retour, mais c'est une vraie souffrance pour moi de ne pouvoir pas mettre[7] dans vos mains sur le champ la correspondance de Tolstoi avec sa cousine la C^sse^ Alexandrine Tolstoi ; je viens de lire ces lettres avec un attachement tout particulier, et j'en suis encore tout chaleureux. Aussitôt que l'on donne une traduction française, vous l'aurez. Je ne comprends pas qu'elle se fait attendre.

Réfléchissez, Pia, si vous n'êtes pas trop près de Munich pour ne pas y venir. Venez, et après, le 5 Octobre, nous irons[8] à Hellerau près Drèsde où on prépare sur un

7 mettre] vous
8 irons] allons

Théatre nouveau « L'annonce faite à Marie » par Claudel. Je vous enverrai le livre dans quelques jours, peut-être cela vous fera envie de venir, à vous et à votre chère mère – Ce serait beau, bon, parfait.

Tout à vous

votre Rilke.

Le 20 septembre : l'anniversaire de Saonara, Valsansibio, Arquà … j'y pense –

29. An Pia Valmarana in Venedig

Paris, 17, rue Campagne Première,
ce 30 octobre 1913
Chère Pia,
Je me souviens de vous avoir écrit une longue lettre dans mes derniers jours à Munich, il y a un mois à peu près, mais je ne suis pas arrivé à bout, et en fin de compte elle me semblait trop confuse, c'est pourquoi je l'ai abandonné au feu au lieu de la porter à la poste. Après c'était Hellerau, la représentation de « l'Annonce » de Claudel dans des circonstances un peu voulues mais intéressantes, j'y ai beaucoup pensé à vous, maintenant enfin vous aurez les livres, l'Annonce fait à Marie, telle qu'on l'a jouée (dans une bonne traduction allemande) et la première rédaction de la même pièce qui porte le titre « la jeune fille Violaine ». L'échange, la seconde Œuvre contenue dans ce même volume sera joué à quelque temps d'ici dans un petit Théâtre bien intentionné et très simple qui vient d'ouvrir ses portes presque à côté de moi et que je me propose à fréquenter autant que possible. C'est tout nouveau, mais je me ressens une espèce de curiosité pour la scène, je me demande souvent comment devrait être le Théâtre, notre Théâtre, si toutefois nous sommes capables d'en avoir un – , vous comprenez, un Théâtre qui d'emblée surpasserait notre faculté critique, qui aurait la force, la droiture, la violence, s'il le faut, de toucher à travers cette maudite faculté hypertrophe pour nous attaquer là où nous n'avons ni jugement, ni choix, ni froideur, au point même ou nous sommes bons ou mauvais sans en avoir encore la pleine conscience, à la source même de notre sensibilité. Je suis curieux de ce qui vous direz de l' « Annonce « : on l'a représenté à Hellerau presque en dehors du métier, avec une bonne volonté d'expression, sur une scène qui renonçait à toute décoration, aidé seulement par un système d'éclairage très compliqué ; il y avait des moments où tout cela se dégageait comme une vague promesse d'une influence inconue jusque là, mais cela passait, on a pu se tromper, et le reste était du Théâtre quand-même long long, quelque peu sentimental et parfois odieux par cette volonté entêtée de faire autrement que les autres.

J'avoue je ne comprends pas très bien le style de Claudel, cette manière de prendre les mots en long, en toute leur longueur, sans jamais se permettre le moindre raccourci me rend impatient, et même les beautés de certaines lignes restent devant vous un peu trop figées, trop stationnaires, – on voudrait qu'elles s'en aillent librement après avoir été conçues, mais elles traînent comme s'il était leur plaisir d'entendre que vous pourriez penser d'elles.

Il y avait à Hellerau (le 5 octobre) un public qui venait un peu de partout, il n'y avait que Placci qui manquait en pareille circonstance. À ce qui paraît la politique le

dévore. Je viens de rencontrer quelqu'un de l'Ambassade d'Allemagne à Londres qui me disait que Placci s'y plaît toujours et qu'il a l'air de ne jamais plus partir.

Chère Pia, voici votre bonne lettre qui me réjoint ayant fait le détour par Munich ; c'est par le même chemin qu'il m'est arrivé , il y a quelque jours seulement, le faire-part du mariage de votrte cousine. Comme je l'ai vu devant moi, dans son jeune bonheur, la belle adolescente, sûre, vraiment sûre telle que vous la décrivez maintenant dans vos lignes. J'ai envoyé un télégramme au jeune époux, stupidemen je l'ai adressé au Palais Papafava à Padoue, mais j'espère que pourtant cela leur suivra d'étappe en étappe pour les trouver quelque part à bon port. Et à présent j'ai encore la joie d'attendre les Confetti qui, j'espère, ne se laisseront point décourager à voyager jusqu'ici n'ayant pas pu me trouver à Munich. Que c'est gentil que la jeune Comtessse ait voulu penser à moi, je lui écrirai ; pour le moment je ne me sentais pas assez heureux pour écrire à quelqu'un qui l'est complètement ; mais j'ai adressé sur-le- champ quelques paroles au cher comte Alberto pour le féliciter au bon moment.

Vous demandez quels sont mes projets, hélas je me suis dicté de rentrer à Paris en honneur de mes livres et de mes meubles, orphelins pendant tout l'été, et ils m'ont fait leur accueil habituel me reprochant un peu toutes ces absences et n'étant pas non plus très charmés de ma présence que voici. Aussi l'idée de passer ici ce qu'on appelle l'hiver ne me sourit point du tout, moi aussi j'aimerais aller au Sud, et j'aimerais plus encore vous[9] y trouver quelque part. En même temps j'ai un besoin infini de me cacher : j'ai dû voir tant de monde et, même sans aucune vanité, on se prépare pour les autres, on est obligé au moins de se présenter comme un met qui peut être servi – ; et plus que jamais je me fais tort, oui, je mens, si je donne à quelqu'un l'impression que je sois prêt à n'importe quel usage. Je me sens à moitié défait, à moitié pas encore commencé, et je me demande parfois si, dans mon âge, cet état a quelque raison d'être ou s'il n'est point une rechute préhistorique de l'âme qui tombe en pleine histoire.

Vous êtes seule, peut-être, chère Pia, pour avoir remarqué ce petit renouveau de courage que quelques lectures et quelques rencontres heureuses ont éveillé en moi au courant de l'été. Ne me grondez pas, mais je suis bien loin de ce progrès, dont, Dieu sait, j'ai peut-être gaspillé les avantages par ma propre faute. Je me demande tant de choses et la plupart des réponses qui jusqu'ici m'ont hautement contentées, ne me suffisent plus et ont perdues le principal goût de leur sens.

Pour mon physique j'étais voir un médecin en Silésie, il a voulu me garder un peu, mais ce traitement simple et naturel m'aurait encore suspendu de tous mes intérêts il m'aurait été défendu de lire, d'écrire et quoique le le fais mal et à peine, il me faut pourtant la liberté de le faire, Et je suis parti, plus que jamais convaincu qu'il me faut être mon propre médecin, à moins que Dieu veuille me soumettre à une de ces cures dont il a le secret et la responsabilité. – Eh bien, j'ai pas mal bavardé et pleurniché. Je me recommande à votre chère Amitié qui me sera toujours douce et indulgente. Votre Rilke.

9 vous] de vous

30. An Pia Valmarana in Venedig oder in Umbrien

Paris,
ce 16 Novembre 17 rue Campagne-Première. XIVe
Dimanche,
Chère Pia,
hier, je suis passé chez Mr Guy de la Touche : or, il est parti pour la Campagne, je ne sais pas au juste depuis quand, car entre temps la concièrge de la maison avait changé ; celle avec qui je causais lui envoie toujours son courier, aussi ai-je pu prendre son adresse, la voilà :

Château de la Gatinalinière
Par Chatellerault
Vienne (France).

Il paraît que c'est l'autre Concièrge qui le soignait ici (est-ce qu'il était tant seul ?) tout ce que j'ai pu apprendre se reduit à cela, qu'il a dû être bien souffrant au moment de son départ.

Quant au musicien que vous m' annoncez, je ferai mon possible pour lui être utile, du moins j'espère que je pourrai l'introduire chez Romain Rolland ; à part de cela mes moyens sont restreints, d'autant plus que je ne voudrais pas que toutes les personnes que je connais sachent mon retour. On a tellement pris l'habitude de me croire absent, que je voudrais en profiter tout doucement, en passant mes jours à l'écart, enfermé chez moi autour de mon cœur que je refais en tâtonnant dans l'obscurité que mous sommes. C'est comme si on devrait refaire une fleur avec un peu de son parfum qui flotte dans l'espace. Cela me donne le vertige si je pense à la dissipation dans laquelle j'ai passé ces dernières années. C'est encore la Musique, il me semble, qui maintenant me reprend dans l'air et remet sur la même place quelques morceaux condencés de mon être épars. Cependant j'en entends très peu, derniérement le « Requiem » de Mozart, et puis je vais à la Notre-Dame tous les Dimanches à l'heure de la Grande-Messe. On n'y fait plus la belle musique ancienne, dont on avait l'habitude autrefois, mais quand même, prenant la forme de cette voûte calmante, la surface des sons et des voix s'adoucit et se divinise –

C'est que mes yeux sont fatigués et qu'il me fait du bien de recevoir les apparitions par un autre sens moins usé –

Quand même il est impossible de vivre à Paris sans voir ; chère Pia, sur cette palette complète que de nuances de douleur: Il paraît qu'il y en ait toutes. Et après, si on s'imagine, que vraiment sur cette terre se trouvent toutes les félicités et tous les malheurs, sans excepter un seul, on comprend que Dieu doit laisser faire sans se mêler en rien.

Je vous ai envoié le livre, annoncé depuis longtemps ; c'est à Romain Rolland que je le dois ; je vous enverrai ces jours-ci un autre, en anglais, d'un philosophe hindou (vivant de nos jours) et dont Frederik van Eeden m'avait parlé à Munich.

Votre bon Oncle Alberto m'a écrit une lettre d'une bonté tout amicale, vraiment, il faut que je sois à Frassanelle un jour quand vous y êtes en trois ou quatre, tranquillement. – Les dragées sont arrivées par Munich, dans leur gentil verre de Venise, ce sera une petite bonbonnière permanente que je tiendrai toujours remplie en

honneur de la belle, de l'heureuse donatrice, comme une petite lampe éternelle de la bouche. Ceci, peut-être, devra vous suivre déjà en Ombrie. Rappelez- moi, je vous prie, auprès Mlle de Ricasoli. Où est-ce que cette lettre vous rejoindra à Duino ? Merci de la vôtre qui était bonne et longue et qui m'a fait beaucoup de bien.

Votre

Rilke.

Ce n'est pas, pour sûr, à cause de mes larmoyances que je fais recommander celle-ci ; c'est pour vous remettre sans défaut l'adresse de Mr de la T.

31. An Pia Valmarana in Venedig

Paris

ce 30 Décembre 1913 17 rue Campagne-Première. XIVe

Chère Pia,

Je m'approche du seuil de mon petit calendrier vert et je me tourne vers vous : car où aller maintenant dans toutes ces pages blanches qu' il contient – , il est vrai, ce sont elles précisement qui m'ont consolées souvent, je me disais, bon, quand on sera là, on saura un peu plus et peut être se fera-t-on dans toute cette blancheur intacte une nouvelle année à son aise, ayant obéi pendant tant de mois á la dictée des jours.

Mais devant ces pages à remplir, je me semble un peu comme cet enfant à qui sa mère disait. Eh bien, mets-toi là et joue à ton aise – et l'enfant de dire : « mais je n'ai pas d'aise. » – Chère Pia, ayez-en, d'aise, je vous en prie, moi je ne suis pas sûr d'en avoir, mais j'en aurai quand-même un jour, j'espère, et alors vous serez sans doute la première à laquelle j'annoncerai cet heureux évènement.

Vous étiez en Ombrie ? Merci de votre carte d'Assisi, Dieu, quand est-ce que je verrai ce pays où la sainteté qui partout se tourmente comme du bois humide qui brûle, vivait comme un petit arbuste montagnard qui se partage entre le sol dur et la douceur de l'air, et qui fleurit en haut en pure béatitude tout en éprouvant à sa humble et tenace racine le rocher insensible et la pierre hostile. Si j'oserais faire des projets, je dirais : en printemps, mais, chère Pia, je passe mes jours à me cacher en moi-même, ces quelques bonnes nouvelles que je vous avais écrit en été, étaient un peu trop précoces, j'ai tant à faire à me retrouver, il me semble qu'il est plus facile de naître que de se transformer. J'imagine un homme, la plume à la main, qui, au lieu de suivre les exercices de cette plume sur son papier, aurait toujours fixé l'autre bout de son porte-plume, celui qui, sous son nez, dans l'air, réproduit en sens inverse les mouvements de son écriture sans (cela se comprend) laisser la moindre trace, Or, croyez-moi, je suis un peu comme ce fou, et il faut que j'habitue mon œil à s'attacher au papier tout simplement. Comme toute comparaison celle-là n'est juste qu'à moitié, mais pour l'autre moitié de mon cas, il faudrait peu-être trouver une comparaison encore plus compromettante, contentons-nous donc de celle-ci. Ai-je vraiment après avoir fini mon douloureux livre de prose (il y a trois ans ou plus) ai-je levé mon regard de mon travail terminé pour trouver désormais toute autre chose en dehors, et pour être dispensé de regarder plus longtemps en moi, où il avait tant d'obscurité, rien qu'une prière vers l'avenir et, tout au fond, une enfance qui s'ouvrait comme l'enfer de Dante vers des cercles toujours plus inconnus et plus

gémissants. Malheueux celui qui se détourne de ses profondeurs et qui veux se retrouver d'autre part. Le jour vient pourtant où il rentre en soi-même, et alors il trouve le foyer de son cœur éteint, plein des cendres froides. Où irait-il alors ?

Vous[10] souvient-il, chère Pia, du moment, où Pétrarque, tout en haut sur la montagne, sur le sommet quasi inaccécible[11] du Ventoux, ouvre son Saint Augustin à la page sévère, qui le renvoie qui le rejette en soi-même par la reproche de vouloir acquérir le monde sans avoir acquis même le droit d'entrer en soi-même ? J'ai compris ça à merveille quand j'avais lu la première fois cette touchante lettre – , mais notre compréhension n'a pas de bornes, dans mes longues soirées solitaires qui ne sont limitées que par mon extrême fatigue, je comprends cet évènement d'âme avec une intensité telle que j'en suis comme transpercé … (C'est avec une conviction pareille que Saint Sébastien a dû comprendre l'amour de Dieu …) Et en ces moments, j'ai une volonté toute droite de me tourner et de revoir en moi-même, n'y trouverais-je qu'un cœur abandonné qui tombe en ruine au milieu de cette vaste forêt qu'était l'enfance …

Mais Pia, pardonnez-moi, je m'attrappe à vous écrire une bien jolie lettre pour le jour de l'an – vous direz que je vous noircis les vitres au lieu de vous souhaiter le soleil. Non, vous savez pourtant que si je me laisse aller à me plaindre à vous, c'est parce que je ne crains point de vous attrister par mes ombres. Je vous sais supérieure à moi, comme femme, comme Amie et même par cette chambre haute qui me semble surélevée[12] par la clarté de votre esprit. Bien de fois en réfléchissant, je vous confie, sans écrire, bien des choses, et alors cette habitude se mêle doucement aux lettres que j'arrive à vous écrire en réalité.

Elles se font rares ces lettres, car cette direction intérieure me prive parfois de toute expression, me jours se suivent l'un pareil à l'autre, avec quelques productions lentes, quelques pages traduites du français, de l'italien, du danois, quelques lettres indispensables et certaines lectures qui se proposent l'une après l'autre sans que je prévois où cela se dirige. C'est de cette façon que je viens de connaître l'œuvre d'un très- grand Poète Allemand, Kleist, (qui s'est suicidé en 1811) – ah – quelles beautés partout, quelles victoires ; qui serait assez avare de croire de les payer trop chères de toute détresse qui échoit sur son compte, si à la fin les pages de l'Avoir surabondent tellement qu'il serait impossible à jadis d'indiquer la somme de toute cette fortune.

Vivant de cette façon, ne voyant personne et rien, je pourrait bien me passer de ce Paris, malpropre et maussade en ce moment et tombant de la gelée à la boue avec l'inconstance de quelqu'un qui n'a jamais bien su ce qu'il veux. Je n'aime plus Paris, en partie parce qu'il se déforme, s'americanise – en partie parce que j'en ai moins besoin …

Je rêve d'avoir quelque part à la Campagne un étage dans une petite maison calme, et il ne me manque pour cela que de savoir dans quel pays de ce globe doit se trouver cette cabane bienheureuse et de savoir[13] une personnr dévouée qui serait

10 Vous] vous souvenez-vous
11 inaccécible] alors
12 surélevée] élevée
13 savoir] trouver

capable de s'y enfermer avec moi pour faire mon petit mais très pédantesque ménage et pour s'occuper des besoins incompréhensibles de cet être bizarre qui, parfois, ne dira pas même merci, si on lui fait du bien. En attendant que le doigt de Dieu daigne me montrer et l'endroit et la personne très-visiblement, je ne cherche pas mes rêves parmi les nombreuses, mais trop impartiales réalités.

J'ai quelques livres pour vous, chère Pia, que je vous adresse avec ce même courier. Du « Gitanjali » de Tagore je vous envoie, en plus de la version anglaise, qui provient du Poète lui-même, la traduction que vient de composer, avec enthousiasme et conviction, André Gide. J'ajoute un livre de Gide lui-même, dont j'ai essayé une traduction ces semaines-ci (de l'Enfant Prodigue seulement) et je mets dans vos bonnes mains le nouveau livre de mon Ami Verhaeren.

Tout cela est accompagné de mes vœux les plus vrais – cette lettre- même en est pénétrée. Transmettez-en également, je vous prie, à tous les Vôtres – à votre chère Mère surtout et à la bonne Comtesse Luisa – , et croyez-moi profondément ému

de votre chère Amitié. Votre Rilke.

Avez-vous eu des nouvelles de Mr de la Touche ?

32. An Pia Valmarana in Venedig

Paris

ce 1 Janvier 1914 17 Rue Campagne-Première. XIV.e

Chère Pia,

vraiment , avec le tout premier courier de cette Année à peine née, votre billet et le tout petit calendrier, tout pareil, qui n'a qu'à remplacer l'autre dans mon portemonnaie : – chère Pia, je prends cela en si bonne augure, vous ne me laissez pas en plein vent, je déménage doucement dans ce nouveau recueil des jours, et je me sens toujours un peu hospitalisé par votre bonté. Si l'année, la grande, est aux autres, voilà j'en ai une toute petite, comme un petit fruit vert que je devrai faire mûrir lentement sous les pluies et la clarté de mon temps intéreur.

Merci, – je voudrais que ma longue lettre vous parvienne également ce matin, quoique elle n'était pas gaie, peut-être l'était-elle pourtant, qui sait ce que c'est la tristesse, qui est sûr de reconnaître la joie du premier coup ? Votre écriture reconnue hier sur un imprimé renvoyé de Venise, m'a rassuré que vous y êtes. Saluez votre Chambre, chère Pia, et merci, merci.

Votre Rilke.

P.S.

La Monna Lisa (qui l'aurait cru) nous est donc revenue – , n'est-ce point d'ailleurs un joli titre à ajouter à la courtoisie du « Cortigiano » que le Castiglione lui a retenu sa place au salon carré pendant plus de deux ans !?

Mille saluts encore

Mardi. Rilke.

33. An Pia Valmarana in Venedig

Paris
ce 11 Février 1914 17 rue Campagne-Première. XIVe
Chère Pia,
Votre bonne lettre du 28 Janvier était à peine arrivée que je voulais vous adresser le livre de Marcel Proust – mais toujours la correspondence, quelque petit travail à finir, quelque course à faire m'empêchait dans mon intention, car je n'ai pas voulu vous faire parvenir ce Roman (puisque c'en est un malgré tout) sans l'accompagner chez vous avec quelques paroles. Les donc voilà, chère Pia. J'ai renoncé de vous marquer dans le livre même les endroits qui m'étaient les plus importants ; je suis sûr que ce seront les mêmes qui vous feront penser et sentir. C'est un livre dont nous parlerons un jour, car il touche à trop de choses, il évoque trop d'analogies d'Âme – pour s'entretenir par écrit, où on ne saurait jamais être tout à fait à l'aise et employer la présence d'esprit, le va et vient instantané d'une bonne, d'une vraie causerie.

Ces jours-ci, écrivant quelques petites Notes sur nos Poupées d'enfance, – combien de bien ça m'aurait fait de monter un instant chez vous pour savoir ce que vous vous en souvenez. Je suis parvenu à peu près à conclure que c'étaient des créations bien médiocres, ces malheureuses Poupées, qui restaient là inertes et imperturbables pendant que nous nous épuisions en marques d'affection. N'est-il pas étonnant que nous nous trouvons condamnés à apprendre l'existence de notre chaleur dans un commerce aussi stérile – , que nous donnons les prémices de nos plus tendre efforts à des demi-êtres, voire à des demi-choses, qui affichent l'indifférence la plus cruelle, la plus obstinée – , l'éternelle indifférence. Car tout en étant ravi de jouer les deux rôles, d'être l'amour en deux, celui qui parle et celui qui répond – , il doit y avoir eu des moments où nous nous interrompîmes à ce jeu doublé pour rester une seconde come étonnés de cette vie parcimonieuse qui nous laisse tout faire en permettant à notre partenaire une telle abondance de ne rien sentir.

Je me demande, si quelques personnes n'emportent pas, imprimés dans leur matière fondamentale, par toute la vie le soupçon de ne pas pouvoir être aimé, à cause des expériences d'insurmontable froideur que leurs poupées autrefois leur avait fait subir ? Je me trouvai avec toutes ces réflexions sur des routes peu tracées et qu'il était bien curieux à suivre.

Chère Pia, je le répète, la 2ème Parti du livre de Proust est plutôt mauvaise, selon mon sentiment, vers la fin seulement il y a d'adorables choses sur la Musique, vous verrez. – Je vous envoie en même temps mon exemplaire du Voragine pour le cas que votre Amie retiendrait le vôtre plus longtemps. (Excusez seulement la saleté de cet exemplaire, il se trouvait longtemps sur un rayon à découvert et, évidemment, j'ai plus de poussière ici que je n'aurai jamais de pensées. Voilà, chère Pia, – pour aujourd'hui. (Je ne connais point le « Parsival » tout cela viendra un jour, si la musique voudrait de moi, mait alors elle devrait se donner une peine infinie – j'ai maintenant quelqu'un qui voudrait m'en faire beaucoup et avec un art accompli, et j'espère en profiter avant que je ne meure.) Milles choses amicales, mille pensées,

votre Rilke.

34. An Pia Valmarana in Venedig

Paris,
13 Février 1914 17 Rue Campagne-Première. XIVe.
Chère Pia,
Je viens vous ennuyer – , mais ne me prenez pas trop au sérieux, car peut-être ce n'est qu'une obsesson, qui ne sera plus dans quelques jours – ; voilà pourtant ce qui m'obsède en ce moment :

Un petit essai, précoce sans doute, de douceur qui flotte dans l'air ces jours-ci me fait prévoir que je ne pourrai pas supporter ici le printemps sans souffrir d'une amertume au fond inutile. Paris change tant – et puis et surtout, tout ce que j'aimai et que j'aime ici a été trempé tant de fois dans la douleur – , même si ça sêche au soleil d'une Année encore innocente – , ça exhale, avec son Âme neuve, l'acre parfum du passé que j'ai trop respiré. – Un peu de mouvement qu traverse mon esprit, voudrait, si je ne me trompe pas, se prolonger extérieurement dans des grandes promenades contre un vent d'avenir et à travers une Campagne franchement ouverte qui serait pour moi toute inédite, toute blanche, sans amener le moindre souvenir.

Vous voyez déjà où tout cela veut aboutir, voici[14] à quoi : je voudrais venir en Ombrie et je vous prie, chère Pia, d'entretenir avec quelques bons conseils ce projet vague et peut-être trompeur, mais dans lequel, sans que je sais comment, il se réflètent pour moi quelques espérances inconnues et familières comme des sœurs que l'on n'aurait pas vu depuis l'enfance. D'abord ceci : faut-il choisir Pérouse ou Assise pour jouir de la belle Campagne solitaire que je rêve pour mes promenades – ou peut-être tout un autre endroit ? Et quand serait-ce possible de venir sans risquer de retomber dans le froid … Serait-il trop tôt dans la première moitié du mois de Mars ? (trop tôt – n'est-ce pas) ?

Et puis voilà : j'avoue, j'ai une telle horreur des hôtels, des voisins, de toute cette vie d'auberge que j'ai mené ces dernières Années, qu'une fois là, je me mettrai peut-être à la recherche d'une petite maison meublée, d'un étage, de quelques chambres, je ne sais, et je tâcherai de faire faire chez moi mon peu de ménage. Cela aussi se compliquera par mes habitudes de végétarianisme auxquelles je ne renoncerais qu'à grand regret, les croyant une des conditions de mon bien-être, hélas, quelle pédantisme, chère Pia, j'ai vraiment honte d'admettre de telles difficultés au lieu de me fier tout simplement à ce que Dieu donne et de lui laisser le choix, sans m'y mêler en rien. Mais ce qui me console un peu, ces difficultés vues de près, ne résultent point de ce que j'ai besoin de trop[15], mais (dans un certain sens) de trop peu. Je l'espère du moins. Vous qui connaissez l'Ombrie et qui l'aimez tant, croyez-vous que l'on pourra trouver à un prix pas éxagéré une occasion pareille et vers quel côté du pays aurait-on le plus de chance de la réaliser assez promptement, sans effort démesuré ? –

Si je pense à une telle installation, c'est avec une certaine arrière-pensée, que je ne voudrais confier qu'à vous : je crois peut-être de pouvoir persuader cette Amie qui

14 voici] voilà
15 besoin de trop] trop

voudrait se vouer à moi, d'y venir séjourner également, ne soit-ce que pour quelques semaines, et de me faire là-bas de la Musique (elle est très grande Musicienne) et de la lecture ; ce serait si beau, si réposant, si encourageant que je m'effraye presque en écrivant ces paroles qui fixent trop une réalité invraisemblable et probablement impossible de plusieurs points de vue. C'est un rêve d'un rêve dans un rêve comme si on verrait sur la scène d'un Théâtre une autre scène qui contiendrait un troisième Théâtre qui serait la perfection même et où on jouerait, devant personne, la réalité des réalités comme au centre d'un Cœur.

Chère Pia, est-ce que je vous fâche avec toutes ces divagations qui de plus en plus s'éloignent du possible ? Enfin vous ne regarderez que ce qui a quelques bon-sens, n'est-ce pas et vous me direz tout court : on y peut aller à tel mois, dans tel endroit, là vous verrez. Et si vous faites cela ce sera déjà trop, car comme je vous dis, d'une part je voudrais oser ce bond, d'autre part je me demanderai encore dis mille fois, si ce serait raisonnable de quitter cette régularité d'ici derrière ma porte close à tout le monde, qui pourtant, toute seule, m'a procurée l'accalmie et la force quelque peu utilisable qui voudrait me faire bondir maintenant vers le printemps et vers l'avenir (au lieu de les attendre ici sagement, sans bouger).

J'hésitai encore de vous incommoder des toutes ces idées quand votre Photos de Duino m'est arrivé. Merci, chère Pia, c'est justement cette vue qui se trouve profondément mêlée á tant de pensées d'alors, car c'était celle de certaines fenêtres où je m'appuyais si longtemps et de la terrasse du Salon rouge.

(De la P^sse^ Marie j'avais une longue lettre sur le livre de Proust, qui l'a beaucoup touché –)

Merci de tout ce que vous voudriez délibérer pour moi, et, encore une fois, n'en faites que le juste nécessaire – car Dieu sait – et moi je ne ferai qu'obéir, quand il daignera me faire le petit signe intérieure qui m'avait dirigé dans mon enfance et auquel je voudrais tant de nouveau me rendre sensible, après l'avoir à peu près négligé.

C'est une longue lettre et qui répète, je crains, dis fois la même chose, laissez-moi vite la terminer par ce qui, non plus, n'a rien de nouveau pour vous : que je pense à vous en toute amitité et en tout souvenir –

Votre

Rilke.

35. An Pia Valmarana in Venedig

Paris
ce 14 Fevrier 1914 17 Rue Campagne-Première. XIVe
Chère Pia,
Nous avons agi le même jour d'une spontanité unanime : votre petit Photos et le billet que j'a reçu deux heures après, sont partis le 11, mon Proust et ma (première, – car depuis il y avait une autre que je vous ai écrite un peu follement hier) lettre également, peut-être à la même heure. Mais vous venez de lire Dostojewskij, ah je crains, le Proust vous semblera trop et trop peu en comparaison ; c'est comme si on se trouverait dans une belle collection d'armes en sortant d'une vraie, d'une terrible, d'une tragique bataille qui dure encore derrière vous, qui durera toujours. – Ne pen-

sez pas trop à ma lettre d'hier ; arrive ce qui doit. Et puis, vous savez, au fond, j'admire trop la réalité des espérances pour prétendre qu'elles se transforment pour atteindre une autre que peut-être on ne saurait pas admirer autant. Dieu sait. Dites à votre chère Mère toute ma déférence amicale, chère Pia.

Tout à vous

Rilke.

36. An Pia Valmarana in Venedig

Berlin-Grunewald 17 Rue Campagne-Première

Hubertusallee 16.
Pension Bismarckplatz,
ce 1 Mars 1914
Chère Pia
j'ai du aller à Berlin pour quelques jours inattendument, (j'en suis content car je verrai le buste d'Aménophis IV et les autres chef d'œuvres provenues des fouilles nouvelles en Égypte et que je n'a pas encore vu) – , mais si entre temps vous avez renvoyé la traduction italienne à mon adresse de Paris, ne vous inquiétez point, tout me suit sans faute.

Je me mets à vous écrire à la hâte ces quelques lignes à cause d'une autre affaire. Il y aura dans quelques mois à Leipzig une Exposition internationale très importante de l'Art du Livre. La femme de mon Éditeur, Mme Kippenberg, s'occupe de la Section : « Livres illustrés par des femmes ». Cela me rappelle l'artiste qui avait illustré les livres de votre tante, j'ai oublé son nom – , mais peut-être serait-il agréable pour elle de participer à cette Exposition qui sera très visitée pendant tout l'été de tous côtés. Donc si elle désire exposer à Leipzig elle n'aurait qu'à envoyer ses livres à Leipzig (si tôt[16] que possible) à Mme Katharina Kippenberg, adresse du « Insel-Verlag » Leipzig Kurzestrasse 7 en s'appuyant sur mon nom : elle sera bien reçu et aura une place convenable. Veuillez lui faire savoir cela si vous le juger d'à propos, chère Pia.

(À ce qui paraît Mme Kippenberg, comme livres de femmes artistes italiennes n'a reçu que ceux de Bona Gigliucci) .

Adieu, bien de salutations amicales aux Vôtres – ce serait un grand plaisir pour moi de savoir qu'un livre de la chère Comtesse Luisa serait parmi ceux que pourrait exposer cette dame – ,

Mille choses et pensées

Votre

Rilke.

16 si tôt] autant

37. An Pia Valmarana in Venedig

Paris
Ce 30 Mars, 17 Rue Campagne-Première
Chère Pia,
Je viens de rentrer à Paris –, et je prends cette carte pour vous dire qu'à mon grand regret, je ne connais pas le peintre Simon, ni aucun de ses amis, je n'ai donc nul moyen d'être utile à Ascanio Brazzà ce qui m'eût été bien agréable. Mais puisqu'il a travaillé dans l'atelier de Simon, celui-ci probablement se rappellera de lui sans aucune raccomandation particulière.

Chère Pia, peut-être je viendrai à Duino au courant du mois d'avril, je voudrais amener à la P^sse^ Marie mon amie Mme de Hattingberg, – nous nous verrons alors et j'espère que vous la connaitrez aussi, soit à Duino soit à Venise. Je me rejouis infiniment à l'idée que nous causerons –, l'article sur les Poupées suit dans quelques jours, ceci à la hâte.

Mille saluts
Votre Rilke.

38. An Pia Valmarana in Venedig

Duino ce 2 Mai
Chère Pia
demain Dimanche dans l'après-midi j'arriverai à Venise et si vous n'avez pas du monde, j'accours chez vous à l'heure du thé – , envoyez-moi un mot au Grand Hôtel si cela vous conviens. Que je serai content. Probablement je resterai très-peu un ou deux jours, pour mes projets je compte beaucoup sur vos conseils. De tout cela nous causerons, j'en ai grand besoin. Mon Amie Mme de Hattingberg vient de partir pour Venise ce matin en auto avec la Princesse Marie et le Dr Kassner. Duino était splendide en ce moment, jamais il n'y avait tant de rossignols.

Donc au revoir, chère Pia, dites à votre Mère combien je serai heureux de me plonger un instant dans l'athmosphère amicale de sa chère sa Maison. (Très très fatigué je ne voudrais voir personne excepté vous et les vôtres.)

Votre Rilke.

39. An Pia Valmarana in Venedig

[Le Grand Hotel ce 8 Mai Vendredi.
Venise]
Chère Pia
Mon courier d'hier et celui de ce matin ont complètement renversé mes projets. Je partirai pour Assise ce soir même, car je serai peut-être forcé d'aller en Allemagne beaucoup plus tôt que je n'avais pensé.

À vous, chère Pia, je peux avouer qu'au fond je me réjouis de cette décision – car j'ai un énorme beson de solitude, et il me semble doux de la trouver dans un endroit que je n'ai jamais vu et qui, comme une page blanche, ne m'imposera pas le moindre souvenir.

Je plains les heures qui nous échappent de cette façon, mais je me sens plus que stupide en ce moment, – vous ne perdrez rien.

Pino m'avait dit hier que je pourrai venir déjeuner chez vous ; si vous voulez m'avoir je viendrai avec grande joie – , faites- moi dire, si cela vous conviendrait, et l'heure.[17]

Au revoir.
Très à vous
Votre
Rilke

40. An Pia Valmarana in Venedig

[Le Grand Hôtel
Venise]
Chère Pia,
je passe mon dernier moment ici à vous écrire merci, – ne me jugez pas d'après mon obstination et l'apathie de ma stupide fatigue. Vous m'avez fait pourtant beaucoup de bien ces jours-ci, merci. Dites à votre chère mère mes excuses pour mon laisser-aller de ce matin et qu'elle me garde son bon et fidèle souvenir quand-même.

J'irai pourtant à l'Hôtel Giotto, on le recommande de préference.

Je vais beaucoup penser à vous.

Votre
Rilke.

41. An Pia Valmarana in Venedig

Paris
ce 28 mai 1914 17 Rue Campagne Première
Chère Pia,
Ce sera pour longtemps une souffrance dans mes souvenirs que le moment de nous revoir après deux ans a dû coïncider avec cette fatigue de mon âme cette apathie absurde dans laquelle le corps et l'esprit semblaient d'accord à ne plus rien comprendre, à ne plus rien vouloir. Je vous demande pardon de vous avoir fait témoin de cet état indigne que j'aurais du cacher ou dominer, mais qui était plus fort que moi et plus existent que mon existence. Aussi arrivant à Assise, mon besoin de silence me pénétrait jusqu'au bout de ma plume – , je me sentais incapable de vous dire merci de votre lettre, des « Fioretti » – , tout expression me faisait défaut et quand, par hasard, j'en trouvais une, elle me semblait mensongère – .

J'ai passé quinze jours à Assise dans un étourdissement qui ne me permettait de jouir de rien, tout était bien et bienfaisant autour de moi, mais cela même encore me faisait souffrir, me rendait plus sensible l'impossibilité où je me trouvait d'accepter le moindre bonheur. Cela ne changeait point – , samedi je me suis décidé de partir, je

17 l'heure.] à quelle

faisait un court séjour à Milan, d'où je suis reparti lund soir, et me voilà donc à Paris depus avant-hier.

Tenez-moi au courant de vos projets, chère Pia, si vous irez à Rome, vous devez y voir Kassner.

L'Ombrie me semblait merveilleuse, mais il y avait un abîme entre moi et elle, il ne suffit pas que le Paradis soit là, il faut encore de la force pour le sentir et pour y croire.

Ici il fait un froid de novembre on voudrait presque recommencer à chauffer.

Dites à votre chère Mère que j'étais à San Damiano en pensant à elle, rappelez-moi auprès de votre tante et dites-lui que sans des circonstances extraordinaires je ne serais point parti sans la saluer. Il me manque beaucoup de ne pas l'avoir vu.

À Assisi (j'étais au « Subasio » quand-même, où il avait une petite bibliothèque très- agréable) j'ai lu l'article de votre Oncle dans la « Nuova Antologia ». Puis à Milan j'ai donné rendez-vous à la traductrice du « Cornet », une jeune fille intelligente et de bonne volonté – , mais il est à craindre qu'elle ne trouve point d'éditeur pour sa traduction.

Mille chose et merci de toute indulgence et bonté.

Votre

Rilke.

42. An Pia Valmarana in Rom

Paris,
ce 15 Juin 1914 17 Rue Campagne-Première
Chère Pia,
Vous avez raison je n'ai pas été nullepart, Assisi ne compte pas cette fois et même pas Venise ; il me semble que j'ai rêvé de vous voir un instant, constatant seulement que vous ne ressemblez point à vos portraits et infiniment à vous-même (et c'est cela du reste qui déconcerte les peintres –). Donc, chère Pia, ne comptons pas trop ce revoir, cela vous laisserait une mauvaise impression, vous ne me reprochez rien, mais j'ai honte pourtant de vous avoir montré un cœur noir, carbonnisé , comme était le mien et un esprit amoral, sans élan, gisant par terre.

Je ne comprends pas encore bien ce qui m'était arrivé, depuis que je suis ici je m'efforce de faire le retour de cette arridité et puisque, à ce qui paraît, j'ai beaucoup marché pour y rentrer, je me crains encore loin d'en être sorti[18]. Si notre vie serait si long que doit être notre patience nous atteindrions sans doute l'âge de Noë et des premières patriarches. Mais peu à peu je devine que j'ai quitté Paris et ma solitude au moment, où un très fort courant intérieur commençait à surgir en moi, et au lieu de m'enfermer alors avec plus d'obstination j'avais le tort de partir et de m'exposer à de très-intenses influences qui venait de dehors, de façon que les deux directions contraires se paralysaient l'une l'autre et que leur rencontre créait en moi comme une sphère neutre, où il n'y avait plus le moindre mouvement. Une fois déjà, dans ma jeunesse, je me rappelle d'avoir causé une désolation pareille, en voyageant dans

18 Être sorti] sortir

l'époque précaire d'un travail naissant, mais c'était rien en comparaison, – cette fois, je vous assure, je me sentais en plein déstruction comme si mon cœur fut déjà tout démoli à l'intérieur, et il ne resterait que les quatre murs, inhabitables, si ce n'est par quelques spectres qui n' avavait rien de commun ni avec la vie ni avec la mort. Ah, chère Pia, que Dieu me donne une place à moi, et qu'il me procure la force d'y rester sans bouger, comme un arbre, et sans désirer autre chose que ce qui me vient par la terre et ce que les innocentes saisons mènent vers moi selon la clémence ou la colère du ciel ; rien autre, rien qui aurait pu tout aussi bien ne pas arriver. De cette façon peut-être pourrais-je encore, non rattraper d'innombrables pertes, hélas, – mais du moins sauver ce qui me reste encore d'avenir pur dans mon cœur penché sur des abîmes.

Restez, restez encore à Rome, puisque la « terrasse » vous donne des heures reposantes. Je reste ici, parce que ici on se concentre mieux qu'autre part – on est si perdu, si peu trouvé ici, qu'à la fin on est forcé de se trouver soi-même. – Au mois de Juillet je devrais aller à Leipzig, mais je crois pas avant le 15. Il fait un temps d'automme froid et triste, avec quelques jours d'orages qui imitent l'été. Merci de votre lettre, et toujours à vous, chère Pia.

Votre

Rilke.

43. An Pia Valmarana in Padua

Munique (Bavière)
ce 21 Octobre 1914

München,
[Pension Pfanner
Finkenstrasse 2]

Quelle douleur, chère Pia, quelle douleur, avec quelle instance on s'adresse à ses amis en ce temps inouï qui renverse tant de choses et qui semble établir l'humanité sur un autre plan primitif où il faudra recommencer la vie, repenser les idées reprendre le cœur intérrompu par des horreurs légendaires, par toutes les misères, par d'innombrables tristesses.

Chère Pia, si on pourrais causer, savez vous quelque chose qui console, écrivez-la moi – , je n'ai pas pu vous écrire, car depuis peu seulement il est permis d'expédier des lettres en des langues étrangères, j'espère donc celle-ci va vous parvenir sans difficulté, j'avais, il y a quelques jours presque des nouvelles de vous, je sais que vous-êtes à Padoue voici par quel[19] chemin. Une Amie à moi, la Baronne Nádherný, allant à Rome s'est arrêté, sur ma prière, à Venise pour demander de vos nouvelles et pour vous apporter les miennes. Je regrette qu'elle ne vous ait point trouvé, mais du moins votre portier vous aura transmis un petit rapport sur cette visite, et d'après ce qu'il a dit à Mme de Nádherný, je crois pouvoir conclure que vous allez bien, vous et les Vôtres et je vous prie, chère Pia de me rappeler auprès de votre chère Mère, auprès de la bonne Comtesse Louisa et tous vos parents. Quant à moi j'ai quitté Paris le 19 juillet sans aucun soupçon et avec l'idée d'y revenir dans deux mois – . Dès le commencement de la guerre je me trouve à Munich, que je n'ai laissé que pour

19 Quel] quelque

passer quelques semaines à la Campagne, sur l'instance de mon médecin. Ah quelle Campagne, – jamais je n'aurais pensé que les arbres et toute la tranquillité inée des bois et des prés puissent être tellement invraisemblables, on regardait tout cela jour par jour sans y croire, et c'était douloureux de voir les fleurs, de sentir le vent, d'éprouver malgré soi, toutes les habitudes de l'été, en ayant partout et toujours la terrible conscience d'une autre saison, d'une saison des humains qui fut plus effrayante, plus cruelle, plus dure qu'aucun hiver ne l'a jamais été, et de concevoir qu'à chaque moment cette saison était plus forte et plus pénétrante que celle dont se parait la vaillante nature.

Qui seront nous, quel sera notre cœur après ce déluge ? On a écrit tant de paroles, moi je me tais, je me tais profondément, je ne sais rien, je ne prévois rien, je crois en Dieu qui a survécu à tant de batailles. Il y'en a maintenant qui déclarent que nos idées d'hier ont été fausses, moi, je crois, tout au contraire, que nous devons maintenir toutes nos pensées les plus hautes car si la détresse est grande, ce n'est pas qu'elle n'y était pas avant ; peut-être toute notre[20] détresse est devenue visible tout simplement sous cette apparence universelle et désastreuse – .

Je reste à Munich probablement et j'aurais le cœur tout illuminé d'une de vos lettres, chère Pia. Mille choses à tous les Amis.

Votre

Rilke.

44. An Pia Valmarana in Venedig

Adresse : Munich (Bavière) Finkenstrasse 2 IV
19 Févr. 1915
Chère chère Pia,
Il y a peu de choses en ce moment qui permettent de se reconnaître, de retrouver quelques assurances que la vie soit d'accord avec nous quand-même, quelque espoir qu'elle continuera au-delà de la crise terrible qui semble engloutir le monde. Vos nouvelles que j'ai compté parmi ces témoignages heureux – , si j'ai tant hésité de vous rendre des miennes, c'est que je me demande, si sous le poids énorme de ce temps, la parole pénible par laquelle on croit exprimer l'état de son âme ne soit tout simplement une vague indication de ce poids même, un chiffre plutôt qu'une une parole, le nombre d'une souffrance quasi abstraite que l'on indique comme certains appareils indiquent les influences athmosphériques ou autres.

Si on commencerait à penser, à sentir, que dis-je – à respirer seulement cet air tragique que les vents nous rapportent toujours de tous ces champs où l'humanité se dévaste elle-même – ; il serait impossible de survivre à sa propre conscience : car s'il y a un péché fondamental dans cette discorde universelle chacun de nous le porte tout entier, chacun de nous aurait dû parler autrement, vivre autrement ou peut-être mourir pour empêcher ce qui n'était pas encore arrivé … Chère Pia, quelle douleur et pour toujours. Depuis des dixaines d'années l'humanité n'était occupée que d'elle-même tous les progrès furent des progrès de luxe et d'orgueil ; tout allait trop vite

20 notre] la

dans un cercle trop restreint, nulle pensée ne faisait plus le détour sur Dieu, vous rappelez-vous ce vertige de vitesse qui poussait toutes les entreprises ? L'homme ne doit pas travailler pour soi-même, même pas pour son avenir qui est trop près de lui … il n'y a qu'un seul travail raisonnable, c'est de préparer l'avenir de ce Dieu qui se cache pour donner de l'espace à nos efforts.

Rien sera perdu, si après la guerrre (ose-t-on dire : « après « !) on aurait assez de force, assez de jeunesse pour recommencer tout, tout, vraiement il nous faudrait une aube très longue et très lente après cette nuit d'incendie et de meurtre, mais qui de nous sera matinal après l'horrible insomnie ?

Chère Pia je vais assez mal, sans m'employer nulle part ; j'ai le cœur intérrompu. Je sus sûr que parfois nos meilleures pensées se rencontrent. Je vous écrirai bientôt et mieux, plus longuement. Faites le même. Dites à votre chère mère et à la bonne C^sse^ Luisa mes amitiés tout dévoués et croyez-moi le votre toujours, imperturbablement –

Rilke.

Je me suis procuré à Munique les Poésies de de Bosis que j'ai lues avec beaucoup de chaleur.

45. An Pia Valmarana in Frassanelle bei Padua

ce 22 Févr. 1915
Chère Pia
un petit Post-scriptum à ma lettre d'avant hier. J'ai oublié vous dire que je suis content que vous n'ayez point encore trouvé de Calendrier cette année – , je ne veux pas compter les jours – avant que le monde soit guéri ou du moins convalscent … vous comprenez. Or ne cherchez pas ou si, par hasard, vous trouveriez le petit livre généreux, gardez-le jusqu'au moment heureux, je vous en prie. Dieu sait si je ne viens pas le prendre chez vous, car le manque de tous les projets où je me trouve, est une situation qui rend tout possible.

Sidie Nadherný est à Rome, et s'y plaît beaucoup. L'avez-vous vu peut-être quand vous y étiez ? Si on pourrait y aller, de voir la « Sistine », je crois ce serait le moment de tourner le cœur entier vers ces images souveraines.

On raconte que Rodin habite Rome depuis quelque temps et qu'il y fait le portrait du Pape. (L'heureux qui travaille.) Est-ce qu'on vous a parlé de lui ?

Et à Frassanelle, comment vivez-vous ? Qu'est-ce que vous lisez ? Ecrivez-moi, je vous promets de répondre sans retard cette fois et mieux.

Mille saluts et amitiés dévoués,

Votre

Rilke.

46. An Pia Valmarana in Venedig

Munique, Finkenstr. 2 IV (Bavière)
Ce 8 mars 1915
Chère Pia,
Puisse une lettre de vous me rejoindre bientôt : avez-vous reçu les miennes depuis je suis rentré à Munique, de[21] la campagne, mais littéralement on n'est nulle part, on attend, on se fatigue, on espère, on désespère et le temps passe sur vous lourdement comme un chariot comblé d'un poids inconnu et incompréhensible. Où cela va, où allons nous, vers quel but, vers quel abîme ? Si on était sûr seulement que ce malheur nous vient de Dieu, qu'il est fatal dans un sens absolu, mas il est très-probable que ce n'est qu'une somme d'erreurs, une fin de compte toute humaine – , et j'imagine un Dieu qui nous croit tranquilles et qui, détourné vers ses projets futures, ne se mêle en rien à nos désastres, à l'innombrable détresse de notre vie, devenue d'un jour à l'autre nulle, pas plus qu'un bout de bois qu'on jette dans un feu dévorant. Combien de morts ! Faut-il, je me le demande, que nous apprenions ce que c'est que la mort, est-ce notre grande leçon de l'au-delà, devons nous nous libérer de la superstition d'être ici ? Où se jettent toutes ces âmes arrachées de leurs corps, après avoir quitté les cercles de leurs efforts, ces âmes déracinées avant d'être fauchée ? La mort de tant de gens, qui s'exposent au meurtre traditionnel, n'est-ce encore une mort toute mortelle, une contrefaçon grimassante de la vraie mort ? Moi je serais le premier de croire à la déstruction fructueuse. Je ne tiens point à être ici, mais je conçois qu'il y ait une intention profonde à nous faire d'ici comtempler l'univers pendant un instant. J'aime ce point de vue terrestre, tout entouré d'étoiles qui n'osent pas encore nous approcher ; j'aime cette vie inconnue qui nous remplit et qui sans doute déborde dans la mort sans y tarir. J'aime notre cœur discret qui nous abreuve de joie et de détresse sans jamais nous expliquer ni la douceur ni l'amertume de cet intime breuvage. J'aime jusqu'à la mort amie, qui, qui malgré tant[22]de soupçons séculaires nous rend imperturbablement son bien autoritaire … Mais pour qu'elle soit la nôtre, ne faut-il point quelle fasse partie de nos plus personnels efforts et de nos labeurs les plus concentrés ? Ramassée dehors, même héroïquement, n'est-elle point un presque-hazard brutal, la mort tout court, la mort isolée, rien que la mort ? Qui nous le dira — , chère Pia, – combien de recul faudra-t-il pour concevoir la figure de cette souffrance qui s'est penchée trop près et qui pleure sur nous ?

Je vous ferai inscrire parmi les abonnés d'une Revue internationale que l'on prépare en Suisse et dont le premier numéro paraîtra prochainement. Vous le recevrez de l'éditeur –

Mille choses affectueuses aux vôtres et toutes mes pensées infiniment amicales

Votre

Rilke.

21 de] mais
22 tant] les

II Anmerkungen (Nr. 20-46)

20. An Giustina Valamarana, Ronda, 14. Januar 1913

accident fâcheux: Marie von Thurn und Taxis berichtet am 23. Januar, »daß Pia von einem möglicherweise tollwütigen Hund der Gräfin Vera Brazzà gebissen wurde und sich einer Pasteur Kur« unterziehen muß (Bw Taxis, Bd. 1, S. 260).
Vera Brazzà: Gräfin Vera Brazzà (1855- 1920), verheiratet mit Conte Filippo di Brazzà (1842-1925).

21. An Pia Valamarana. Ronda, 24. Januar 1913

tant de souvenirs: Rilke lebte vom September 1903 bis in den Juni 1904 in Rom; ab Dezember 1903 in der Villa Strohl-Fern im Park der Villa Borghese. Hier begann er im Februar 1904 mit der Arbeit an den *Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge.*

22. An Pia Valmarana. Paris, 22. März. 1913

J'ai vu Rodin: Rilke hatte Paris im Oktober 1911 verlassen, um nach Duino zu reisen.
ce bon et grand Verhaeren: Emile Verhaeren (1855-1916); erstes Zusammentreffen in Paris im Jahr 1905; danach schrieb Rilke an Ellen Key am 29. November 1905: »und nun kommt mir sein Werk immer näher und ist mir sehr lieb und meinem Gefühl oft sehr verwandt« (nach der Lektüre von *Les Villes tentaculaires*, Gedichte, 1895). Rilke übersetzte die Gedichte *Les Morts* 1919 (*Les Flammes hautes*, 1917) und *Suprême Apotheose* 1924 (*A la Viequis'éloigne*, aus dem Nachlaß 1924). Siehe SW VII, S. 293-296.
J'ai connu Romain Rolland: Romain Rolland (1866-1944); sein Hauptwerk, der Roman *Jean Christophe,* war 1904 bis 1912 erschienen.
d'abord il faut lire Maeterlinck: Maurice Maeterlincks (1862-1949) Schrift *La Mort* erschien 1913. Rilke hatte die 1896 erschienenen *Douze chansons* im Jahr 1902 übersetzt (siehe SW VII, S. 14-31).

23. An Pia Valmarana. Paris, 3. April 1913

Ce n'est pas une œuvre d'artiste: Zum *Jean Christophe* von Romain Rolland vgl. die Äußerung im Brief vom 10. April 1913 an Marie von Thurn und Taxis: »ich lese abends den *Jean Christophe*, Band 3, finde ihn unaussprechlich dünn und mit Recht nach Deutschland verlegt von wegen Länge und Sentiment« (Bw Taxis, Bd. 1, S. 284).
ces cinq lettres de la Réligieuse Portugaise: Die *Lettres portugaises* erschienen zuerst 1669 bei Claude Barbin in Paris, im Vorwort als Übersetzung aus dem Portugie-

sischen bezeichnet. Es handelt sich nach neueren Erkenntnissen jedoch um einen Briefroman von Joseph de Lavergne, Seigneur de Guilleragues (1628-1665); vgl. auch SW VII, S. 1256; vgl. auch Rilkes Brief an Anton Kippenberg vom 20. November 1912 aus Toledo: »In einer meiner Pariser Kisten liegen zwei der französischen Ausgaben [der *Lettres portugaises*]. Aber ich werde mir an der Hand der bei Larsen zusammengestellten Daten, doch wohl noch eine andere (wohl die von Boissonade veranstaltete) verschaffen«. Vgl. Karl Larsen (1868-1931): *Schwester Marianna und ihre Liebesbriefe*. Leipzig 1905. Übers. von Mathilde Mann. Eine Edition der *Lettres portugaises* von Jean François Boissonade (1774-1857), Professor für griechische Literatur am Collège de France, ist nicht bekannt.
*M*me *de la Beaume (Laurent Evrard):* C*tsse* Isabelle Gontram de la Beaume-Pluvivel schrieb ihre Romane unter dem männlichen Pseudonym Laurent Evrard. Sie lebte zeitweise im Palais Dario in Venedig, wo sie am 7. Februar 1911 starb.
Ce pauvre Charles-Louis Philippe: Der Schriftsteller Charles-Louis Philippe (1874-1909), ein Dichter der materiellen Not des einfachen Volkes.
une livre d'André Suarès sur Dostojewskij: André Suarès (1868-1948), Freund von Romain Rolland, Mitarbeiter an der *Nouvelle Revue Française*, Essayist, Verfasser von Gedichten, Romanen, Reiseberichten, Künstlerbiographien. Einfluss von Nietzsche in den Portraits genialer Künstler: *Trois Hommes. Pascal, Ibsen, Dostoïewski* (1913).
un beau livre: Louis Gillet (1876-1943), *L'Histoire artistique des orders mendiants*. Gillet, ein Freund von Romain Rolland, Kunsthistoriker und Literaturwissenschaftler, schrieb über die religiöse Kunst des Mittelalters.
*La bonne C*sse *Schlick*: Gräfin Gegina Schlick (Maria Theresia, geb. Hohenlohe), Schwester von Marie von Thurn und Taxis (1860-1916), verheiratet mit Graf Erwein Schlick.
Mr. Johnston: Besitzer des Giardino Eden in Venedig. Vgl. Rilkes Brief vom 14. Mai 1912 an Marie von Thurn und Taxis: »Freitag gleich war ich bei den Valmaranas, die Contessina war herzlich und gut […] Wir haben verabredet, einmal in den Johnstonschen Garten zu fahren, sie selbst schlug es vor« (Bw Taxis, Bd. 1, S. 147). Magda von Hattingberg beschreibt in ihrem Erinnerungsbuch *Rilke und Benvenuta* (Wien 1947) einen Besuch im Giardino Eden: »Hier gab es einen Garten, in dem die Duse oft mit Rilke gewesen war […] Rilke sagte, der Garten gehöre jetzt einem alten schrulligen Engländer, den man nie zu Gesicht bekomme, der aber den wenigen Fremden, die von seinem Garten wußten, Eintritt gegen Abgabe einer Visitenkarte erlaube« (S. 232-234).

24. An Pia Valmarana. Paris, Lundi Pentecôte [13. Mai 1913]

Les volumes de Fabre d'Olivet: Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 13 vom 25. September 1912 (BPGV, S. 348).

25. An Pia Valmarana. Rippoldsau, 19. Juli 1913

Un grand mariage: Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 29 vom 30. Oktober 1913.
les quelques pages de Goethe « sur la Nature »: Mit dem Brief vom 10. Juni 1913 an Kippenberg bittet Rilke um ein Exemplar des damals Goethe zugeschriebenen Aufsatzes *Über die Natur.* Der Verfasser war wahrscheinlich Georg Christoph Tobler (1759-1812), ein junger Schweizer Theologe, der Goethe im Frühsommer 1781 besuchte und sich von den Gesprächen mit ihm Notizen machte (Bw AK, S. 413 und S. 650).
La bonne Comtesse Luisa, le comte Gino: Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 11 vom 31. August 1912 (BPGV, S. 347).

26. An Pia Valmarana. Rippoldsau, 28. Juni 1913

Lignola: Nicht ermittelt, vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 15 vom 5. Oktober 1912 (BPGV, S. 349).
*un nouveau recueil de Poésies de M*me *de Noailles*: *Les vivants et les morts*, Paris 1913. Rilke übersetzte das Gedicht im November 1915 (in SW VII unter dem Titel *Tu vis, je bois l'azur,* S. 35-41 und S. 1239f.). Anna Elisabeth Comtesse de Noailles (1876-1933), französische Dichterin rumänischer Herkunft. *Les éblouissements,* Paris 1907. Siehe dazu Rilkes Aufsatz »Die Bücher einer Liebenden« aus dem Jahr 1907 (KA 4, S. 647-650 und S. 1014f.). Über die persönliche Begegnung im Jahr 1909 bei Marie Taxis, die Rilke eingeladen hatte, siehe Bw Taxis I, S. 3ff.

27. An Pia Valmarana. Heiligendamm, 7. August 1913

une Amie très instruite: Lou Andreas Salomé hatte Sigmund Freud im September 1911 auf dem psychoanalytischen Kongreß in Weimar kennengelernt. Das Jahr 1912 war dann ganz dem Studium der Psychoanalyse bei Freud gewidmet (vgl. »Erinnertes an Freud« und »Das Erlebnis Freud«. In: *Lebensrückblick*. Aus dem Nachlaß hrsg. von Ernst Pfeiffer. Zürich 1951. S. 189-209; das Tagebuch *In der Schule bei Freud* erschien erst im Jahr 1958). Rilke verbringt die Zeit vom 9. bis 21. Juli 1913 bei Lou in Göttingen und besucht vom 7. September bis 4. Oktober 1913 zusammen mit ihr die Sitzungen des psychoanalytischen Kongresses in München. Rilke hatte im Januar 1912, einem dringenden Rat Lou Andreas-Salomés vom 22. Januar folgend, auf eine psychoanalytische Behandlung verzichtet. Vgl. Rilkes Briefe an Emil Freiherr von Gebsattel vom 14. und 24. Januar 1912 (Br 07/14, S. 177-181 und S. 192-194 und *Rilke-Chronik* [2009], S. 391).
*M*me *de Nostitz:* Helene von Nostitz-Wallwitz, geb. von Beneckendorff und von Hindenburg (1878-1944). Das Verhältnis zu Rilke ist dokumentiert in RMR/Helene von Nostitz: *Briefwechsel*. Hrsg. von Oswalt von Nostiz. Frankfurt a.M. 1975.
la « Rotonda »: Die von Palladio erbaute Villa im Besitz der Familie Valmarana. Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 6 von Anfang Juli 1912 (BPGV, S. 346).

28. An Pia Valmarana. München, 17. September 1913

Madonna di Campiglio: Ferienort der Familie Valmarana; vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 12 vom 4. September 1912 (BPGV, S. 348).
cette tête incomparable du roi Ech-naton: Rilke hatte schon vor diesem Besuch im Berliner Ägyptischen Museum in Leipzig im Juli 1913 einen Gipsabguß der Originalbüste von Amenophis IV.-Ech-naton gesehen und zwei Tage später auf der Durchreise in Berlin das Original betrachten können. Schilderung dieses Eindrucks in einem Brief vom 11. August 1913 an Mechthilde Fürstin Lichnowsky, der Verfasserin des Buches *Götter, Könige und Tiere in Ägypten* (Leipzig 1912). Um den 30. Juli 1913 entstand der Gedicht-Entwurf »Wie junge Wiesen, blumig einen Abhang …« und der sich anschließende Prosa-Text »Wie die Eichel in ihrem Becher« (KA II, S. 62-63 und S. 483-484). Vgl. auch Alfred Grimm. *Rilke und Ägypten.* München 1997, S. 12, S. 31-35, und Horst Nalewski: *Rainer Maria Rilke. Reise nach Ägypten.* Frankfurt a. M. 2000, S. 85-87 und S. 161.
les livres d'un tout jeune poëte: Franz Werfel veröffentlichte 1913 in Leipzig seinen zweiten Gedichtband *Wir sind*. Auch anderen Briefpartnern gegenüber äußerte sich Rilke begeistert, so zu Marie Taxis am 14. und 22. August 1913 (Bw Taxis, Bd. 1, S. 311 f. und S. 307 und S. 313) und zu Lou Andreas Salomé am 15. August 1913 (Bw LAS, S. 295). Im Spätsommer 1913 entstand Rilkes Schrift *Über den jungen Dichter*, die sich neben Werfel auch auf Georg Heym und Wolf von Kalckreuth bezieht (vgl. KA IV, S. 671-678). Zur zwiespältigen Begegnung mit Werfel in Hellerau und Dresden im Oktober 1913 siehe den Brief an Marie von Thurn und Taxis vom 21. Oktober 1913 (Bw Taxis, Bd. 1, S. 321).
la correspondence […] *Tolstoi:* Alexandrine Tolstoj (1817-1904) war eine in der Schweiz lebende Tante zweiten Grades Lew Tolstojs, die dieser um 1857 während seines Aufenthaltes in der Schweiz kennenlernte. Der Briefwechsel erschien 1913 bei Georg Müller in München.
Hellerau […] *Claudel:* Am 5. Oktober 1913 fand zur Einweihung des Festspielhauses die Uraufführung von Claudels Stück statt. Paul Claudel gab die dritte Fassung seines Stückes *La Jeune fille Violaine* (1892, 1899). Rilke besuchte die Festspiele zusammen mit Lou Andreas-Salomé, Sidi Nadhérný von Borutin, Thankmar von Münchhausen und dessen Mutter Anna, geb. von Keudell, einer Freundin von Lou Andreas-Salomé.
Le 20 septembre […] *Arquà*: Während des Aufenthaltes in Duino vom 11. September bis zum 9. Oktober 1912 unternahm die Fürstin mit Rilke Ausflüge in die Umgebung von Padua: nach Saonara, dem Landgut von Pias Onkel, dem Grafen Gino Cittadella, nach Arquà zum Grab Petrarcas und zu den Gärten von Val San Zibbio (heute Valsanzibio). Am 17. August 1915 schreibt die Fürstin aus der Erinnerung: »Und unsere Fahrt nach Saonara – die Gärten von Val San Zibbio – und in der Dämmerung das steinerne einsame Grab von Petrarca – Haben wir das alles geträumt?« (Bw Taxis, Bd. 1, S. 434).

29. An Pia Valmarana. Paris, 30. Oktober 1913

Après c'était Hellerau: Vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 28 vom 17. September 1913.
un petit Théâtre: Théâtre du Vieux-Colombier, vgl. den Brief an Lou-Andreas-Salomé vom 21. Oktober 1913 (Bw LAS, S. 304).
Il n'y avait que Placci: Carlo Placci, vgl. Anmerkung zu Brief Nr. 3 vom 9. Juni 1912 (BPGV, S. 346).
le faire-part du mariage de votre cousine: Vermutlich Papafava aus Padua.
comte Alberto: Vermutlich Cittadella.
ce petit renouveau de courage: Vgl. Brief vom 7. August 1913.
un médecin en Silésie: Dr. Paul Ziegelroth. Rilke hielt sich vom 10. bis 15. Oktober 1913 mit Lou Andreas Salomé in Krummhübel (Riesengebirge) auf, nahm aber Abstand von einer Kur im dortigen Sanatorium (vgl. *Rilke-Chronik* [2009], S. 493).

30. An Pia Valmarana. Paris, 16. Novembre 1913

philosophe hindou: Rabindranath Tagore (1861-1941). Vgl. den Brief an Marie Taxis vom 31. Oktober 1913 (Bw Taxis, Bd. 1, S. 336).
Frederik van Eeden: niederländischer Dichter, Arzt und Psychotherapeut (1860-1932). Rilke traf ihn im September 1913 auf dem psychoanalytischen Kongreß in München.
Oncle Alberto: Graf Gino Cittadella, Besitzer des Landgutes Frassanelle bei Padua.

31. An Pia Valmarana. Paris, 30. Dezember 1913

D: Br 07/14, S. 338-342.
Pétrarque […] *du Ventoux*: Petrarcas lateinisch abgefaßter Brief über die Besteigung des Gipfels (26. April 1336) wurde von Rilke in einer französischen Übersetzung schon im Herbst 1909 in Avignon entdeckt. Rilke beschaffte sich im Juni 1911 über Anton Kippenberg und Reinhard Buchwald eine Abschrift des lateinischen Textes. Ein erster Übersetzungsversuch ist 1915 in Paris verlorengegangen; erhalten ist nur ein neuer, nicht datierter Ansatz einer Übersetzung (SW VII, S. 783 und S. 1288 f.).
son Saint-Augustin: Aurelius Augustinus (354-430): *Confessiones* (397) über den eigenen Weg zum Glauben.
Kleist: Rilke versenkte sich in diesem Winter in das Werk Heinrich von Kleists: »Las jetzt den ganzen Kleist, vieles zum ersten Mal […]« (an Marie von Thurn und Taxis, 16.12.1913, Bw Taxis, Bd. 1, S. 335); vgl. auch den Brief an Sidonie Nádherný von Borutin vom 9.12.1913, Bw Nádherný, S. 196).
« *Gitanjali* » *de Tagore*: Siehe Brief Nr. 30 vom 16. November 1913.
un livre de Gide lui-même: Sammelband von André Gide: *Le Retour de l'Enfant prodigue, précédé de cinq autres traités* (1912). Rilkes Übersetzung entstand Ende November 1913 (vgl. SW VII, S. 1262 f.).
le nouveau livre de mon Ami Verhaeren: Vermutlich *Les Blés mouvants* (1912).

32. An Pia Valmarana. Paris, 1. Januar 1914

La Mona Lisa […] *revenue*: Das Gemälde von Leonardo da Vinci wurde am 21. August 1911 durch Vincenzo Peruggia aus dem Louvre gestohlen, am 11. Dezember 1913 in Florenz wiederentdeckt und war ab 1. Januar 1914 wieder am alten Platz.
la courtoisie parfaite du « Cortigiano »: *Il libro del cortegiano* (1528), Hauptwerk von Baldassare Castiglione (1478-1529), eine höfische Bildungslehre nach dem Vorbild von Ciceros *De oratore*. Vermutlich hing während der Abwesenheit der »Mona Lisa« an deren Platz ein Portrait des Castiglione.

33. An Pia Valmarana. Paris, 11. Februar 1914

Le livre de Marcel Proust: Du côté de chez Swann, der erste Teil des von 1913 bis 1927 erschienenen Hauptwerks von Marcel Proust *A la recherche du temps perdu.*
Notes sur nos Poupées d'enfance: Rilke hatte im September 1913 in München die Ausstellung der Wachs-Puppen von Lotte Pritzel gesehen und die Künstlerin selbst kennen gelernt, die ihm im Oktober 1913 Photographien ihrer Puppen nach Paris schickte (vgl. SW VI, S. 1486-1487). Anfang Februar 1914 entstand Rilkes Aufsatz *Zu den Wachspuppen von Lotte Pritzel,* der in der Monatsschrift *Die weißen Blätter* erschien (vgl. KA 4, S. 685-692 und S. 1038-1039).
exemplaire du Voragine: Die *Legenda aurea* des Jacobus von Voragine (1230-1298).

34. An Pia Valmarana. Paris, 13. Februar 1914

D: B 07/14, S. 354-356 (unvollständig).
une longue lettre sur le livre de Proust: Siehe Anmerkung zu Brief Nr. 33 vom 11. Februar 1914. Vgl. auch den Brief von Marie Taxis vom 29. Januar 1914 sowie Rilkes Briefe an sie vom 21. Januar und vom 2. Februar 1914 (Bw Taxis, Bd. 1, S. 350 und S. 353, S. 348-355).

36. An Pia Valmarana. Berlin, 1. März 1914

le buste d'Aménophis IV: Während eines Zusammenseins mit Magda von Hattingberg in Berlin besucht Rilke ein weiteres Mal das ägyptische Museum. Mittelpunkt bleibt ihm der Kopf des Amenophis, um den sich jetzt neue Funde gruppieren, u. a. eine Kalksteinstatuette der Gemahlin Nofretete. Die berühmte Berliner Büste der Königin Nofretete war zu diesem Zeitpunkt noch nicht ausgestellt. Rilke sah sie nur auf Photographien, die Charlotte von Wedel ihm 1922 zukommen ließ.
Exposition internationale: die Weltausstellung für Buchgewerbe und Graphik (»Bugra«) wurde im Mai 1914 eröffnet. Katharina Kippenberg hatte im »Haus der Frau« die Abteilung »Buchillustrationen« übernommen.
les livres de votre tante: Gräfin Luisa Cittadella; über ihre Bücher und die Illustratorin Bona Gigliucci konnte nichts ermittelt werden (vgl. Bw KathK, S. 96, 99 f.).

37. An Pia Valmarana. Paris, 30. März 1914

l'article sur les Poupées: Siehe Anmerkung zu Brief Nr. 33.
*mon Amie M*me *de Hattingberg*: die Beziehung zwischen Rilke und Magda von Hattingberg dauerte von Januar bis Mai 1914; der Briefwechsel setzte sich auch noch über die Trennung hinaus fort (vgl. RMR: *Briefwechsel mit Magda von Hattingberg »Benvenuta«.* Frankfurt a. M. und Leipzig 2000; vgl. auch das Erinnerungsbuch von Magda von Hattingberg: *Rilke und Benvenuta.* Wien 1947).

41. An Pia Valmarana. Paris, 28. Mai 1914

« Nuova Antologia »: Vierteljährlich erscheinende Zeitschrift für Literatur, Wissenschaft und Kunst, 1866 in Florenz gegründet, seit 1878 in Rom erscheinend.
la traductrice du « Cornet »: Dr. Cecilia Braschi. Rilke besuchte sie in Mailand am 24./25. Mai 1914. Ihre Übersetzung wurde nicht gedruckt. Vgl. die Briefe an Anton Kippenberg vom 3. März und vom 26. April 1914 (Bw AK, S. 491 und S. 515-516).

42. An Pia Valmarana. Paris, 15. Juni 1914

D: Br 07/14, S. 386-388.

43. An Pia Valmarana. München, 21. Oktober 1914

la Baronne Nádherný: Rilke hatte Sidonie Nádherný, die sich in Venedig aufhielt, gebeten, sich nach dem Ergehen der Familie Valmarana zu erkundigen und einen Brief von ihm abzugeben (vgl. Bw Nádherný, S. 218-220).
quelques semaines à la Campagne: Rilke hielt sich vom 24. August bis Ende September 1914 auf Empfehlung seines Arztes Wilhelm Frh. Schenk von Stauffenberg in Irschenhausen im Isartal auf.

44. An Pia Valmarana. München, 19. Februar 1915

les Poésies de de Bosis: Der italienische Dichter, Essayist und Übersetzer Lauro de Bosis (1901-1931). Er wurde später während des Aufstandes gegen Mussolini 1931 bei Elba abgeschossen.

46. An Pia Valmarana. München, 8. März 1915

Ein großer Teil des Textes dieses Briefes (von »où cela va« bis »rien que la mort«) ist auch eingetragen in Rilkes Taschenbuch (T16, 178/179).
Revue internationale: Die der internationalen Verständigung gewidmete Zeitschrift *Internationale Rundschau* erschien ab Mai im Verlag Orell Füssli in Zürich in einer deutschen und einer englischen Ausgabe. Siehe RMR: *Briefe zur Politik.* Hrsg. von Joachim W. Storck. Frankfurt a. M. und Leipzig 1992, S. 102 f. und 536 f.